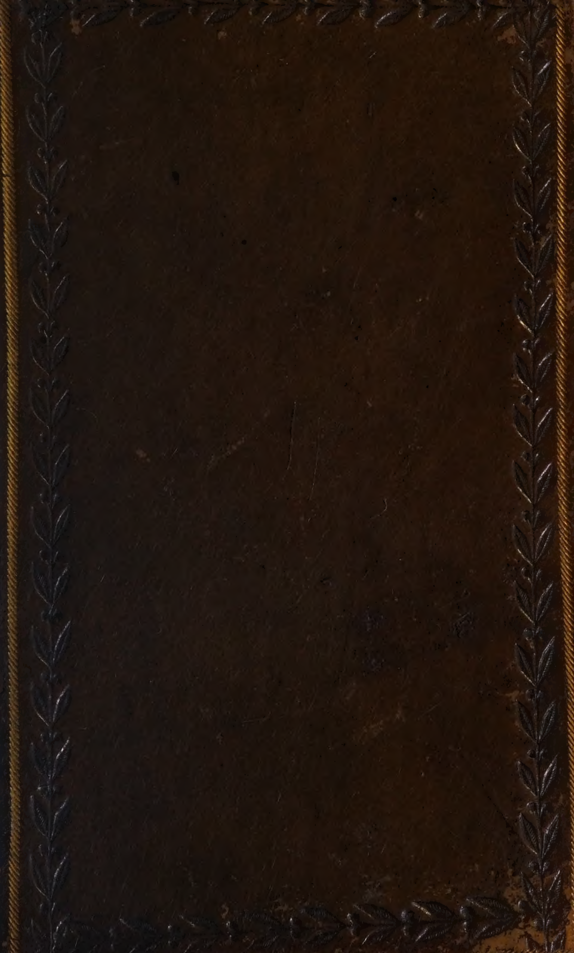
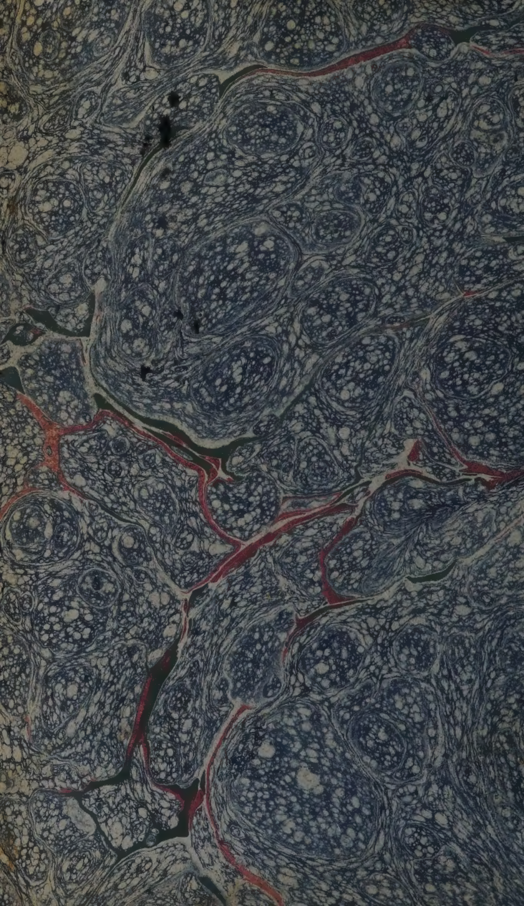
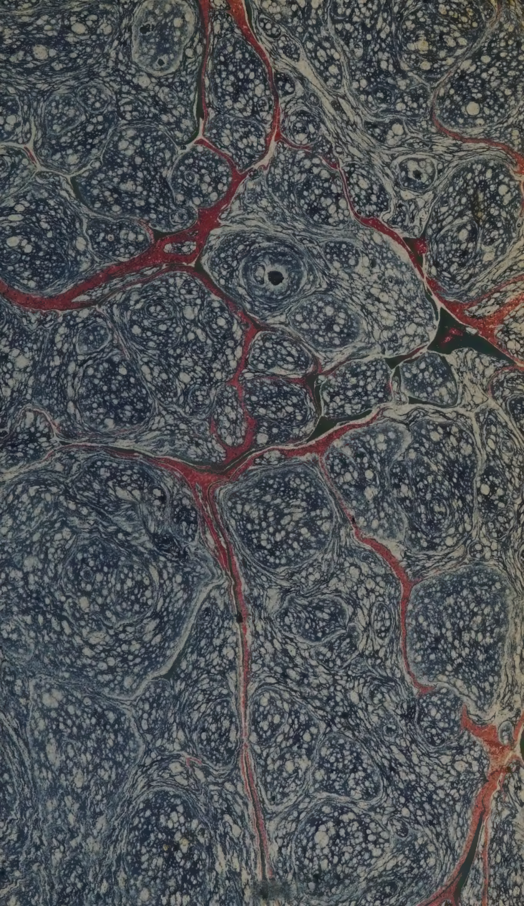






LA PERSE.

LA PERSE,

OU

HISTOIRE, MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DE CE ROYAUME;

OUVRAGE TRADUIT OU EXTRAIT DES RELATIONS LES PLUS RÉCENTES;

PAR M. NARCISSE PERRIN;

Avec une notice géographique, et un essai sur la littérature persane;

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER;

Secrétaire adjoint à l'école royale et spéciale des langues orientales, établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, de la Revue encyclopédique; membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

Ouvrage orné de 61 gravures, d'après des peintures persanes ou des dessins authentiques.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas.

1823.

LA PERSE.

DYNASTIE DES CADJARS.

AGHA MOHAMMED KHAN.

La tribu des Cadjars est turke : elle a été long-temps établie en Syrie; transplantée dans la Perse par Timour, elle fut une des sept tribus qui élevèrent au trône Chah Ismaïl, premier souverain de la race des Sofys. Nous sommes portés à concevoir une grande idée de la force de cette tribu, lorsque nous voyons Abbas le Grand la partager en trois branches, dont il établit une à Gandjah, en Géorgie, pour servir de rempart à l'em-

pire contre les invasions des Lesghis : la seconde alla habiter les campagnes qui avoisinent Merv, capitale de la Margiane, qui par sa situation sur les frontières du Khorassan, est regardée comme le boulevard de la Perse, du côté des Ouzbeygs. Abbas fixa la troisième à Asterabad (1), sur la limite qui sépare la Perse d'avec le territoire turkoman, sur le bord de la mer Caspienne. La première de ces branches, c'est-à-dire celle de Djengah, s'attacha d'elle-même à la fortune de Nadir ; et pour flatter ce conquérant, elle prit le nom de Cadjar Afchar : la

(1) Le nom de ce chef était Zeman Beyg ; son père Mohammed Huçein Khan était favori de Nadir : c'est lui qui, d'après les ordres de Riza Kouly Khan, mit à mort l'infortuné Chah Thamasp.

mort de Nadir lui fit perdre une partie de ses espérances. La deuxième, quoique assaillie d'ennemis, conserva la ville de Merv à l'empire, tandis que les chefs de la troisième cherchaient à se frayer un chemin au trône, dont ils se seraient sans doute emparés depuis long-temps, s'il n'avaient été en proie aux dissensions intestines. Cette branche de la tribu cadjar est divisée en deux grandes familles, dont l'une s'appelle la *haute* (Youkhari), et l'autre la *basse* (Achaka). Les chefs de la haute avaient toujours conservé sur ceux de la basse une supériorité bien marquée, lorsque l'élévation de Feth Aly Khan, au grade de général de Chah Thamasp, donna à sa famille la première place. A la mort de ce souverain, Nadir voulant semer la

division parmi les membres de cette tribu, confia le gouvernement d'Asterabad à un membre de la famille haute, et fit massacrer Feth Aly Khan; ceux que ce dernier avait abaissés cherchèrent à faire envelopper dans sa ruine son fils Mohammed Huçein Khan. Ce chef à la fleur de son âge se réfugia chez les Turkomans, qui habitent les plaines situées à l'est de la mer Caspienne; plusieurs membres de sa famille l'y suivirent, et avec quelques renforts de mécontens, il tenta de rentrer en Perse sous le règne de Nadir; mais tous ses efforts furent vains.

Adil Chah, neveu et successeur de Nadir, en s'établissant dans le Mazenderan, réussit à faire prisonniers deux fils de Mohammed Huçein Khan, et

ordonna de faire eunuque l'aîné des deux, qui était Agha Mohammed Khan (1), et pour lors âgé de cinq ou six ans : ce traitement barbare, qui semblait devoir rendre Mohammed Khan inutile au monde, est une des causes qui l'ont élevé au trône. En lui ôtant la faculté de pouvoir jamais jouir des plaisirs de l'amour, Adil Chah se trompa, et ne fit que diriger d'un autre côté les passions de ce jeune homme ; l'ambition s'empara de son cœur dès ses plus tendres an-

(1) Son nom propre était Mohammed Khan ; le nom d'*Agha*, ou maître, lequel est turk et marque le respect qu'on a pour quelqu'un, est aussi donné aux principaux eunuques de la cour. Il devint donc en conséquence le surnom du jeune prince quand on lui eut ôté sa virilité.

nées. Mohammed dès lors ne rêva plus que grandeurs : c'est là le but vers lequel tendirent pendant sa vie toutes ses actions ; et il apporta dans toutes ses entreprises une persévérance qui prouve bien toute la force de son âme.

Agha Mohammed, à la mort d'Adil Chah, vit finir sa dure captivité ; il profita de cette occasion pour aller rejoindre son père, dont il partagea la bonne et la mauvaise fortune. La mort de Mohammed Huçein Khan, qui périt comme nous l'avons dit plus haut, fit tomber son fils entre les mains du vékil Kerim Khan, qui se plut à le traiter avec les plus grands égards. Tout le temps qu'il passa à Chyraz, il l'employa à se préparer par l'étude des hommes, à la grande

scène dont il allait être un des acteurs les plus distingués ; et tels furent les rares talens et la grande intelligence dont il fit preuve, que ce prince crut devoir le consulter en plus d'une occasion (1). Agha Mohammed, malgré la haine implacable qu'il nourrissait contre la famille Zend, fut sensible à la mort de Kerim ; et ce prince se plaisait à raconter une anecdote qui sert à donner une idée de ses sentimens à cette époque, et met au grand jour le caractère de cet homme extraordinaire. « Il ne m'était

(1) Kerim Khan lui avait donné le surnom de *Piran Wisa.* Ce célèbre ministre d'Afrasiab est le *Nestor* des Turks ; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de la sagesse de quelqu'un, est de lui donner ce nom.

« pas permis, disait-il, de laisser « éclater le vif ressentiment que « j'avais conçu de la mort de mon « père, et la haine que je portais « à ceux qui l'avaient causée en « me dépouillant de mon héritage; « mais lorsque j'étais obligé d'accom- « pagner Kerim dans la salle des au- « diences publiques, ne pouvant me « venger de lui, je coupais, sans qu'on « s'en doutât, les plus beaux tapis à « l'aide d'un canif que je tenais caché « sous ma robe; et je trouvais un « plaisir secret à venger ainsi, au- « tant qu'il était en mon pouvoir, les « injures qu'on m'avait faites. » A l'époque où Agha Mohammed s'exprimait ainsi, les tapis qu'il avait ainsi coupés étaient devenus les siens, et il disait quelquefois : « Je suis fâché

« de les avoir déchirés; c'est une « folie et un défaut de prévoyance. »

Les malheurs sans nombre qu'avait éprouvés Agha Mohammed dans sa jeunesse, lui avaient donné une patience à toute épreuve, mais en même temps l'avaient rendu faux et dissimulé; et à l'époque où de son propre aveu, il songeait au moyen de tirer une vengeance éclatante de Kerim et de sa famille, il jouissait d'une telle faveur auprès du vékil, que ce prince l'avait fait le confident de tous ses secrets, et lui avait permis de se servir de ses chevaux, et de chasser dans le voisinage. Non content de lui donner d'aussi grandes marques de la confiance qu'il avait en lui, il alla jusqu'à vouloir lui confier le soin d'étouffer la révolte que son frère

Huçein Aly Khan avait allumée dans le Mazenderan; mais Mirza Djaffer, premier ministre de Kerim, prévint une telle détermination de la part de son maître; il montra toute sa reconnaissance à la famille Djaffer: « Car, « disait-il, quoique Mirza Djaffer « n'ait eu en vue que les intérêts de « son maître, il m'a sauvé la vie: « si je m'étais rendu dans le Mazen- « deran, les circonstances m'auraient « sans doute fourni à moi-même « l'occasion de lever l'étendard de la « révolte; et telle était la puissance de « Kerim, qu'il m'eût bientôt écrasé. »

Dès que le bruit de la mort de Kerim fut parvenu à ses oreilles, Agha Mohammed s'enfuit de Chyraz, et gagna en toute hâte le Mazenderan, où il se déclara indépendant. Il

avait trente-six ans à cette époque, et quoiqu'il fût d'une assez faible santé, cependant le régime qu'il suivit avec exactitude, et les exercices fréquens auxquels il se livrait, le mirent en état de supporter les plus grandes fatigues et de braver les maladies ; on peut dire avec une certaine vérité qu'il vécut à cheval ; tous les instans de loisir que lui laissaient ses nombreuses occupations, il les passait à la chasse, qui fut le seul plaisir qu'il se permît jamais. Son cœur était aussi fier que son corps était endurci ; à une complexion forte, robuste et capable de résister aux violentes fatigues qu'il éprouva pendant les seize années qu'il eut à lutter contre la fortune, il joignait des manières ouvertes et engageantes,

une affabilité et une clémence contre laquelle ne purent tenir ses ennemis, même les plus acharnés. On ne saurait trop donner d'éloges à la conduite que tint ce prince en pardonnant à deux chefs de la tribu des Cadjars, qui avaient participé au meurtre de son père, et l'avaient livré lui-même entre les mains de ses bourreaux. La paix qu'il rétablit entre les deux branches de la grande tribu à laquelle il appartenait, donna le trône à sa famille; et Agha Mohammed veilla, pendant tout le cours de sa vie, à ce que de nouvelles dissensions ne vinssent pas la troubler.

Lorsque Agha Mahommed s'enfuit de Chyraz, il ne trouva que dix-sept personnes qui voulussent le suivre. Malgré les invitations de plusieurs

habitans d'Ispahan qui l'engageaient à s'y arrêter, il crut qu'il n'était nullement prudent pour lui de se rendre à leurs désirs; mais il passa une nuit aux environs de Teheran, dont le gouverneur le reçut avec tous les égards dus à sa haute naissance. A son entrée dans le Manzenderan, la fortune lui fit rencontrer une partie du tribut que la province envoyait à Chyraz sous escorte; il s'en empara sans coup férir, et bientôt après il fut rejoint par un certain nombre de personnes de sa tribu, qui le reconnurent pour leur chef. Mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il éprouverait de la part de sa famille les plus grands obstacles à son dessein; et même plusieurs de ses frè-

res (1) ne furent pas les derniers à se déclarer ouvertement contre lui : l'un d'eux, Mourtcha Kouly Khan, ayant rassemblé un corps de troupes, se fit déclarer roi de Perse. La guerre se continua entre eux pendant quatre ans avec des succès divers. La fortune sembla d'abord vouloir couronner les efforts de Mohammed ; mais trahi par un autre de ses frères nommé Riza Kouly, il tomba entre les mains de ses ennemis ; Riza lui-même, après l'avoir chargé de chaînes, fut d'avis

(1) Mohammed eut cinq frères nés de différentes méres, à l'exception d'un seul, nommé Huçein Kouly Khan. Ce dernier fut massacré par les Turkomans, chez lesquels il s'était réfugié ; il laissa deux fils, dont l'aîné nommé Baba Khan, règne actuellement sous le nom de Feth Aly Chah.

qu'on devait ou le faire mourir, ou du moins le priver de la lumière : cependant Agha Mohammed trouva le moyen d'intéresser en sa faveur les soldats à la garde desquels il avait été confié, et dut à deux autres de ses frères, Djaffer Kouly et Moustafa Kouly, la vie et la liberté. Riza Kouly, forcé de fuir, se retira à Mechehed où il mourut. Pour ce qui est de Mourtcha Kouly, il se refugia en Russie, où il devint l'instrument des desseins de l'ambitieuse Catherine II.

Aussitôt qu'il eut appris la mort d'Aly Mourad Khan, qui s'était emparé du trône, Agha Mohammed rassembla toutes les troupes qu'il avait pu réunir, et entra dans l'Irac. La fuite de Djaffer Aly Khan lui livra Ispahan sans coup férir, et on ne peut

pas même donner le nom d'escarmouche à l'affaire qui eut lieu devant Kachan. La défection d'une partie de son armée l'ayant réduit à garder la défensive, au lieu de regagner le Mazenderan, il s'occupa à fortifier Teheran, dont il avait résolu de faire sa capitale. Ce qui l'engagea à prendre cette résolution, fut sa proximité du Mazenderan, et sa situation au centre des gras pâturages que fréquentent les tribus turkes, dans lesquelles il mettait toute son espérance.

Plusieurs des principaux chefs des peuplades qui habitent dans l'Aderbaïdjan, le Kurdistan et l'Irac, avaient joint les drapeaux de Agha Mohammed; d'autres restaient toujours dans une exacte neutralité entre lui et son compétiteur à la couronne, Djaffer

Khan, dans l'espérance que la ruine des deux partis qui se faisaient une rude guerre, laisserait un champ libre à leur ambition. Mohammed avait résolu de détruire tous ceux qui ne voudraient pas s'attacher à sa cause; il se conduisit, pour réussir dans son entreprise, avec une profonde dissimulation. Aly Khan, un des chefs de la tribu des Afchars, avait laissé paraître quelques prétentions au trône, et avait rassemblé pour l'exécution de son dessein un assez grand nombre de ses partisans dans l'Aderbaïdjan. Agha Mohammed, avant de le traiter en ennemi déclaré, lui écrivit d'abord, comme à son égal, une lettre dans laquelle il l'engageait, comme chef d'une tribu turke, à joindre ses forces aux siennes pour écraser la fa-

mille Zend. Malgré sa valeur et son bon sens, Aly Khan préféra des hostilités ouvertes à une amitié si dangereuse : il refusa de se rendre à l'invitation de Agha Mohammed ; et prévoyant bien qu'il ne pourrait manquer d'être attaqué, il vint camper dans les plaines de Sultanieh. Agha Mohammed l'y suivit dans l'intention de lui livrer probablement bataille ; mais lorsque les deux armées furent en présence, Agha Mohammed envoya dans le camp ennemi un de ses frères accompagné de deux cavaliers seulement, avec une lettre insidieuse qu'il était chargé de remettre à Aly Khan en présence de ses officiers, et qui était conçue en ces termes : *Agha Mohammed a déjà désiré savoir pourquoi deux tribus turkes aussi braves*

allaient ainsi répandre leur sang. Que les Afchars jouissent de leur fortune, que leur chef continue à régner dans son gouvernement, que l'amitié qui l'unit aux Cadjars ne soit pas ensanglantée; si elle est durable, elle ne peut que donner des forces nouvelles aux deux tribus, les soutenir contre leurs ennemis, et être la ruine de ces derniers. Cette ouverture fit une certaine impression sur les officiers qui étaient présens, et une bien plus grande encore sur les troupes; il s'ensuivit une négociation, aux résultats de laquelle Aly Khan se vit contraint de se conformer : il ne fut plus que le premier grand officier d'Agha Mohammed. L'armée qu'il avait rassemblée fut retenue sous les drapeaux, et Agha Mohammed eut pour lui des

égards si extraordinaires, et lui accorda une telle confiance, que toutes ses craintes s'évanouirent. Il était ainsi plongé dans une fatale sécurité, lorsqu'il reçut une invitation à un festin que donnait un des principaux personnages de la cour. Au moment où il était dans l'ivresse, un message de Agha Mohammed lui fit savoir que ce prince désirait le consulter de suite sur une affaire importante : il se hâta de se rendre à l'ordre qui venait de lui être transmis ; mais à l'instant où il entrait dans le palais, des hommes apostés se jetèrent sur lui et lui crevèrent les yeux, avant que ses partisans eussent pu savoir ce qui lui arrivait. Le lendemain ses troupes se débandèrent, et une partie passa sous les drapeaux de Agha Mohammed, qui

les prit à son service. Cette intrigue fut conduite d'une manière si habile, que tout se passa sans qu'il y eût une goutte de sang de répandue, et sans le moindre trouble. Les courtisans donnèrent à cette trahison le nom de mesure sage et politique, et cet événement ne contribua pas peu à répandre la terreur de son nom parmi ses ennemis.

Cependant Agha Mohammed continua la guerre qu'il avait déclarée à Djaffer Khan et Loutf Aly, fils de ce dernier. Une de ses actions la plus horrible est le massacre des habitans de Kerman; cette ville fut livrée au pillage, qui dura trois jours; cet événement hâta la soumission de Loutf Aly, qui se rendit prisonnier. Cet exemple doit faire penser que Agha

Mohammed agit moins par passion que par politique. Il crut un instant que son ennemi lui avait échappé, et il voulait empêcher les autres villes de donner des secours à ses compétiteurs.

Trois des frères de Agha Mohammed, qui avaient aspiré au trône, avaient abandonné la Perse; un autre Moustafa Kouly ayant laissé percer ses intentions criminelles, fut privé de la vue. Restait Djaffer Kouly, au courage duquel Mohammed devait une partie de sa couronne. Ce prince avait été en plus d'une occasion médiateur de la paix entre Agha Mohammed et les autres membres de sa famille : quoique son ambition ne fût pas un secret, cependant personne n'avait pu encore l'accuser d'aspirer

à la couronne; mais il était impossible de croire qu'il se soumît facilement à son neveu, que Agha Mohammed venait de déclarer son successeur au trône. Djaffer Kouly demanda à son frère le gouvernement d'Ispahan, et ne put l'obtenir. On lui donna à la place celui d'un district dans le Mazenderan; irrité de ce traitement, qu'il regardait comme une injure à sa fidélité, il chercha par des excuses adroites à se dispenser de paraître à la cour. La nouvelle de ce mécontentement donna de vives alarmes à Agha Mohammed; il redoutait le courage de Djaffer Kouly, et désirait éviter une rupture ouverte avec un général qui était l'idole des soldats de la tribu, et envers lequel un simple soupçon mal fondé pouvait

être traité d'ingratitude. Poussé par de telles considérations, il eut recours à la ruse; il engagea la mère de Djaffer (1) à se rendre dans le Mazenderan pour calmer le ressentiment de son fils. Il la chargea de lui proposer ce gouvernement d'Ispahan qu'il avait déjà inutilement demandé, ou tel autre dédommagement qui pût lui rendre sa confiance et son amitié.

(1) Selon Olivier, Agha Mohammed se rendit lui-même auprès de son frère, et à force de fourberies et de dissimulation, il parvint à regagner totalement sa confiance. Du reste, le voyageur français est parfaitement d'accord avec le manuscrit persan qui a été consulté. Cependant ce dernier doit mériter plus de confiance, parce qu'il a pour auteur une personne qui dit avoir été témoin de tous ces événemens.

La seule chose qu'il exigeait pour ce bienfait était que Djaffer en se rendant à Isaphan passât à Teheran, pour l'assurer que tout était oublié. Quoique totalement abusé par de si belles protestations, ce prince hésita longtemps à se remettre entre les mains de Agha Mohammed; il y consentit à la fin, après avoir reçu les plus fortes assurances qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il serait libre de ne passer qu'une seule nuit à Teheran. A son arrivée dans cette ville, il fut reçu avec toutes les marques de la cordialité la plus sincère, et la nuit se passa fort bien; le lendemain Agha Mohammed, après lui avoir donné quelques instructions sur la conduite qu'il avait à tenir à Ispahan : « Je crois, lui dit-il, que vous n'avez pas vu le nou-

veau palais que j'ai fait bâtir ; allez-y faire un tour avec Baba Khan (1), et revenez après l'avoir vu. » L'infortuné Djaffer ne prévoyant point le sort cruel qui l'attendait s'y rendit, et à peine était-il entré sous le portique, que des gens apostés se jetèrent sur lui et l'égorgèrent. On apporta le corps devant Agha Mohammed, qui le considéra avec la plus grande douleur, et ordonna à Baba Khan de s'approcher ; ce jeune prince lui ayant obéi, Mohammed lui dit de regarder le cadavre du plus brave des hommes et du meilleur des frères. « Baba « Khan, ajouta-t-il, c'est mon amitié pour vous qui m'a poussé à « commettre ce meurtre ; si votre

(1) Actuellement Feth Aly Chah.

« oncle eût vécu, la couronne de « Perse ne vous eût jamais appartenu, et des guerres intestines eussent déchiré le royaume pendant « une longue suite d'années : le désir « d'éviter les troubles m'a rendu dé-« naturé et m'a fait outrager Dieu et « les hommes. » Ces sentimens peuvent être sincères; et en tenant un pareil discours il avait en vue de pallier son crime et d'adoucir l'horreur que pouvait inspirer le meurtre de Djaffer. Toute la Perse crut ou feignit de croire que l'amour du bien public avait fait taire dans le cœur d'Agha Mohammed tous les autres sentimens.

Quelque temps après Agha Mohammed résolut de mettre un terme aux incursions des Turkomans, qui

venaient ravager les environs d'Asterabad et qui avaient même pillé la ville. Il s'avança jusque dans le cœur du pays; et ayant fait prisonniers un assez grand nombre de femmes et d'enfans, il en vendit une partie comme esclaves, et garda le reste comme des otages qui répondaient de la conduite de leurs parens. S'il en faut croire un historien persan qui a écrit la vie de Agha Mohammed, plusieurs de ces femmes, emportées par un généreux désespoir, ne pouvant souffrir l'idée d'être esclaves, se donnèrent la mort à elles-mêmes.

Ce fut vers cette époque qu'Héraclius, prince de la Géorgie, profitant des troubles qui agitaient la Perse, parvint à se soustraire à l'autorité des souverains de ce pays, dont les an-

cêtres avaient été les tributaires pendant plusieurs siècles, et donna cette province à l'empire russe. Son motif, en prenant un tel parti, fut de soustraire ses sujets, qui suivaient tous la religion chrétienne, à l'oppression et aux violences des musulmans, et de les mettre sous la protection immédiate d'un empire qui suit les mêmes dogmes. Il n'y avait pas lieu de croire que le caractère altier de Mohammed pût souffrir qu'un de ses vassaux donnât sa principauté à une puissance étrangère; aussi dès qu'il eut étouffé les prétentions de ses rivaux, le roi de Perse s'occupa des moyens de forcer Héraclius à rentrer sous le joug.

(1795.) Agha Mohammed résolut de prévenir les troupes russes en tombant avec rapidité sur la Géorgie. Les

divers généraux de son armée avaient reçu ordre, à son retour de la conquête de Kerman, de rassembler toutes les forces disponibles; et les troupes qu'il avait réunies au mois d'avril (1) dans les plaines de Teheran s'élevaient à soixante mille hommes (2). Le but de l'expédition demeura inconnu à toute l'armée, jusqu'au moment où elle se mit en route, partagée en trois divisions. La première formant la colonne de droite, s'avança par Moghan, le Chyrwan et

(1) L'historien de la tribu des Cadjars dit que Agha Mohammed quitta Teheran cinquante-trois jours après la fête du nourouz, ce qui correspond au 14 mai. La fête du nourouz se célèbre le 21 de mars.

(2) Selon Olivier l'armée s'élevait à 80,000 hommes.

le Daghestan; celle de gauche marcha sur Erivan; et celle du centre, qui était commandée par Agha Mohammed en personne, s'avança vers Tchit Chah, principale forteresse du Karabag, district qui s'étend plusieurs milles sur la rive gauche de l'Araxe : elle passa ce fleuve sur un pont construit par Soleiman Khan, qui avait été détaché en avant pour cela. La colonne qui formait la droite marcha le long des bords de la mer Caspienne : elle ne fut jamais engagée, une foule de petits chefs qui commandaient dans ces districts s'étant soumis à son approche; mais les khans d'Erivan et de Tchit Chah, encouragés par Héraclius, s'opposèrent à la marche de l'armée persane; et le wali lui-même (Héraclius)

ayant reçu ordre de paraître devant Agha Mohammed et de payer le tribut accoutumé, répondit qu'il ne reconnaissait pour souverain que l'impératrice de Russie.

L'armée persane, presque entièrement composée de cavalerie, ne pouvait espérer de prendre Erivan et Tchit Chah; il fut donc résolu qu'on se contenterait de la soumission apparente des gouverneurs : on laissa un grand corps d'observation pour bloquer ces deux places, et le reste de l'armée marcha sur Tefliz, capitale de la Géorgie. La colonne de centre et celle de gauche avaient opéré leur jonction, et elles furent jointes à Gaudjah par celle de droite; et cette armée qui, malgré le grand corps détaché, s'élevait encore à qua-

rante mille hommes, s'avança contre Héraclius. Quoique privé de l'assistance de l'armée russe par la rapidité de la marche de Agha Mohammed, ce prince n'en résolut pas moins de livrer bataille aux Persans en rase campagne. Il osa donc attaquer l'armée ennemie avec une armée qui ne montait pas au quart de celle de Agha Mohammed, et prit position à environ quinze milles en avant de sa capitale. L'action s'engagea; et après avoir fait des prodiges de valeur, les troupes géorgiennes accablées par le nombre prirent la fuite (1). Le mal-

(1) Pendant la bataille, Agha Mohammed fit déclamer des vers du *Chah Nameh* de Ferdousi pour encourager ses soldats; cela arrive assez souvent dans les armées persanes.

heureux Héraclius se réfugia avec sa famille dans les montagnes voisines; et Agha Mohammed étant entré à Tefliz, résolut de tirer une vengeance éclatante des audacieux qui avaient osé méconnaître son autorité. Il est impossible d'évaluer au juste le nombre des Géorgiens qui périrent dans le massacre ordonné par le prince Persan; les églises furent rasées, les prêtres mis à mort et précipités dans la rivière qui traverse la ville. On n'épargna que les enfans et les jeunes filles, qui devinrent esclaves de leurs vainqueurs (2); enfin ces derniers se

(1) Le Molla Mohammed Char qui a écrit la vie de la famille des Cadjars, ne fait monter qu'à cinq mille le nombre de ceux qui furent faits esclaves; mais les Géorgiens et les Arméniens les plus respec-

retirèrent emmenant avec eux quinze mille captifs.

Après avoir saccagé Tefliz, Agha Mohammed marcha vers Gaudjah, et dans le dessein de soumettre le reste de ces districts au retour du printemps, demeura tout l'hiver campé dans les plaines de Moghan, à l'endroit où le Cyrus se jette dans l'Araxe. Le prince persan avait donné le gouvernement du Chyrwan à un des principaux chefs de sa tribu; mais les plaintes des habitans le forcèrent de le rappeler auprès de lui. Ceux-ci profitant de la disgrâce de cet officier, se soulevèrent en corps et le massacrè-

tables et les plus dignes de foi l'élèvent à vingt-cinq mille, et ce nombre paraît le plus probable. Cinq mille peuvent avoir été pris à Tefliz et le reste dans les environs.

rent. Cette nouvelle affligea sensiblement Agha Mohammed, et l'on s'attendait qu'il tirerait une vengeance éclatante de ce meurtre; mais ce prince savait oublier les injures et retenir sa colère quand sa politique l'exigeait, il pardonna aux peuples du Chyrwan à la sollicitation du nouveau gouverneur de cette province, qui vint de la part des habitans demander pardon pour eux; et une soumission entière fut le prix de sa clémence. Le gouverneur d'Erivan, qui tenait pour Héraclius, rendit bientôt la place; mais il n'en fut pas de même de celui qui commandait Tchit Chah. Ibrahim Khalil Khan sut résister à toutes les insinuations et à toutes les menaces des Persans; et comme ces derniers manquaient absolument d'ar-

tillerie, ils furent obligés de s'en tenir à ravager les environs.

Il y avait déjà bien des années que Agha Mohammed avait pris les rênes du gouvernement, et cependant il n'avait pas encore ceint le bandeau royal; il croyait qu'il ne pouvait prendre le titre de roi, tant qu'il n'aurait pas soumis la Perse entière à ses lois. A la fin de son expédition en Géorgie, ses courtisans le pressèrent de se faire couronner : après une résistance simulée il feignit de se rendre à leurs désirs; il convoqua une assemblée générale des chefs de son armée, et tenant une couronne entre leurs mains, il leur demanda s'ils le croyaient digne du bandeau royal. Rappelez-vous, ajouta-t-il, que le moment qui me verra mettre cette couronne sur ma

tête, sera le commencement de vos fatigues et de vos travaux; car pour moi, je ne puis porter la couronne de Perse, si je n'y vois réuni tout le pouvoir dont jouissaient les plus illustres souverains de cet empire. » A ces mots il n'y eut qu'un cri unanime. Les officiers, les ministres, les princes de la famille réunirent leurs instances pour qu'il daignât accepter cette couronne; et tous prirent l'engagement solennel de sacrifier leur vie pour le maintien de son pouvoir, pour l'agrandissement de sa gloire. Il accepta donc la couronne, mais ne ceignit qu'un petit diadême circulaire enrichi de perles, appelé *koullah kaïani*; et il refusa de parer sa tête de cette superbe couronne de Nadir, dont les quatre belles plumes désignaient les

quatre empires qu'il avait réunis sous ses lois, l'Afghanistan, l'Inde, la Tartarie et la Perse. Il accepta avec plaisir cette épée qui avait été consacrée sur la tombe du saint fondateur de la famille et du trône des Sofys (1), et par là il prit l'engagement de la faire servir au soutien et à la défense des dogmes des Cheites.

L'armée que Mohammed rassembla pour l'invasion du Khorassan, et pour châtier les Ouzbeygs et les Turkomans

(1) Ce tombeau est à Ardebil : c'est là que l'on consacre l'épée du monarque ; on la laisse pendant une nuit sur le tombeau ; on invoque le saint, et on le prie d'être propice au prince qui va s'en servir. Le lendemain le roi la met à son côté ; il donne un festin superbe en signe de réjouissance, et distribue de grandes sommes aux pauvres.—Manusc. pers.

qui avaient renouvelé leurs incursions, était encore plus nombreuse que celle qu'il avait menée en Géorgie : il prit le chemin d'Asterabad et marcha sur Mechehed. Dans sa route il reçut la soumission de tous les petits chefs, qui se gardèrent bien de chercher à résister à une armée aussi nombreuse, et commandée par un prince dont il connaissaient toute la rigueur à l'égard de ceux qui refusaient de lui obéir.

Cependant Agha Mohammed s'avançait sur Mechehed; l'anarchie qui régnait dans cette ville, la guerre acharnée que se faisaient les principaux habitans pour s'emparer du pouvoir, avaient tellement exaspéré la masse du peuple, que son sort, quelque malheureux qu'il pût devenir,

ne pouvait être pire. Les invasions récentes des Ouzbeygs n'avaient pas peu contribué à augmenter la misère ; aussi, loin de redouter l'arrivée de Agha Mohammed, la majeure partie des habitans s'unit pour la réussite de son entreprise. Le seul but de cette expédition, à en croire Agha Mohammed, était le désir de faire ses dévotions sur le tombeau du saint Imam Riza. Il voulait, disait-il, rendre à cette ville sa splendeur première, et punir ceux qui avaient osé porter des mains sacriléges sur les offrandes faites au tombeau du descendant du prophète. Mais ce n'étaient point là les motifs si puissans qui l'avaient appelé dans cette ville : son dessein réel était de soumettre le Khorassan, de mettre un terme aux incursions des

Turkomans et des Ouzbeygs; il voulait encore rentrer en possession des richesses que les fils de Nadir avaient emportées, se venger de tous ceux qui avaient participé à la mort de son père, et des injures qu'il avait essuyées lui-même dans sa jeunesse.

Nadir Mirza, qui à cette époque gouvernait Mechehed, ayant appris l'arrivée de Agha Mohammed, s'enfuit sur le territoire afghan, et laissa dans la ville son parent, l'infortuné Chah Rokh, remettre lui-même Mechehed entre les mains d'un prince auquel il était inutile de résister. Agha Mohammed, après avoir reçu la soumission de Chah Rokh, descendit de cheval, se rendit avec toute sa suite au tombeau de l'Imam Riza, et embrassa cette terre sacrée qui renfer-

mait les restes d'un saint personnage descendant d'Aly.

Si Agha Mohammed avait reçu de la nature une ambition démesurée, il n'était pas moins tourmenté par une autre passion, l'avarice; et il aimait beaucoup les diamans et les pierres précieuses. La mort de Loutf Aly Khan avait fait tomber entre ses mains une partie des pierreries que Nadir avait enlevées de l'Inde. A son arrivée dans le Khorassan, il réussit à se faire rendre quelques diamans d'une beauté inférieure, que les chefs de cette province avaient enlevés aux successeurs de Nadir, et qui s'empressèrent de se défaire d'objets qu'ils ne pouvaient plus garder sans danger; car Agha Mohammed avait annoncé qu'il traiterait comme criminels tous ceux

qui se permettraient de receler des pierreries devenues propriété de celui qui occupait le trône. A force de tortures exercées sur le malheureux Chah Rokh, il parvint à faire sortir de leurs cachettes une grande quantité de superbes pierreries qu'on avait jetées dans des puits ou enfermées dans des murailles. Chah Rokh, au milieu des supplices affreux et dans l'agonie de la mort, rendit un rubis d'une grosseur prodigieuse et d'une eau superbe, qui avait servi à orner la couronne d'Aureng Zeyb, et qui était l'objet de toutes les recherches d'Agha Mohammed Khan. Dès que ce dernier eut appris qu'il était trouvé, il donna les marques de la joie la plus vive; il fit cesser le supplice de Chah Rokh, et reprocha à ce prince d'être

lui-même la cause de ses tourmens. Cependant le malheureux petit-fils de Nadir Chah termina à l'âge de soixante-trois ans sa triste carrière à Mechehed, peu de jours après le départ de Agha Mohammed Khan (1).

Sur ces entrefaites le monarque persan dépêcha un message à Bokharah, avec une lettre adressée à Abdoul Ghazy Khan, et conçu en ces termes: *J'ai appris l'usurpation du trône par un fils de l'Emir Daniel; cet événement a causé de grands malheurs, et plu-*

(1) Le manuscrit dont on a tiré tout ce qu'on vient de dire sur l'expédition de Agha Mohammed contre Mechehed, a été composé par un homme très-intelligent, qui a été témoin de tous les événemens qu'il rapporte, et qui se trouvait dans cette ville lorsque le prince persan y fit son entrée.

sieurs vrais croyans, faits prisonniers en Perse, ont été vendus comme de vils animaux au marché de Bokharah. Il continuait en invitant Abdoul Ghazy Khan à rendre la liberté à tous les prisonniers, sinon il le menaçait de toute sa colère. Beggy Khan, qui reçut cette lettre, affecta de traiter Agha Mohammed avec un mépris, sinon supérieur au sien, au moins aussi grand. *J'ai appris,* dit-il dans une lettre circulaire qu'il adressa à tous les chefs du Khorassan, *que mon maître l'eunnque est venu parmi vous: saisissez-le, si cela est possible; mais si vous ne le pouvez, avertissez-moi quand il sera arrivé, et j'irai moi-même le châtier de son audace.* Heureusement la guerre n'eut pas lieu, et ils ne se rencontrèrent pas; il eût

été assez difficile de dire lequel aurait triomphé.

Agha Mohammed envoya un ambassadeur à Zeman Chah, roi de Caboul, fils de Timour Chah, lequel l'était lui-même de Ahmed Chah Dourany, qui avait fondé cet empire sur les débris d'un des trônes de Nadir Chah. Il fit part à ce prince des motifs qui l'engageaient à envahir le Khorassan, et lui proposa d'unir ses forces aux siennes pour la conquête de Bokharah. S'il en faut croire l'historien des Cadjars, qui donne ces détails, le prince afghan entra dans cette alliance; et déjà l'expédition contre la Tartarie se préparait, lorsqu'une armée formidable de Russes descendus du Caucase, qui fondirent sur l'empire persan, forcèrent Mohammed d'ajourner

ce projet, et de courir au secours de ses propres états.

L'impératrice de Russie Catherine II n'avait appris qu'avec un sentiment d'horreur le cruel traitement d'un prince et de ses sujets, dont le seul crime était de s'être mis sous sa protection, et dont l'espoir dans son assistance avait seul causé la ruine. Elle ordonna donc une cour d'enquête pour informer de la conduite des généraux qui n'avaient pas porté des secours à Héraclius. Un habitant de la Géorgie déclara et prouva que le général russe Godawitch, porté à six milles en arrière de Tefliz avec un corps de troupes suffisant pour couvrir cette ville, avait résisté à toutes les sollicitations à lui faites par le prince de Géorgie, et ajouta

que Godawitch avait prétexté qu'on exagérait les forces de Agha Mohammed, et que l'armée persane ne pouvait marcher sur Tefliz qu'après avoir emporté Erivan et Tchit Chah. Mais le fait est que le général russe, campé à Georgiensk, et dont les troupes étaient disséminées sur la ligne du Caucase, ne pouvait les réunir et se trouver sous Tefliz avant trois ou quatre semaines; et il est probable qu'Héraclius craignant de voir les Russes agir en maîtres dans ses états sous prétexte de venir à son secours, préfera temporiser, dans l'espoir que quelque circonstance fortuite pourrait rappeler le prince persan, ou du moins l'arrêter dans sa marche.

L'impression que fit le ravage de la Géorgie sur l'esprit de Catherine est

prouvée par les mesures que prit de suite cette princesse. Elle espéra en mettant la Géorgie en état de défense, pouvoir encore renverser le trône de Agha Mohammed; mais son dessein était-il de donner la couronne de Perse à un frère de Mohammed réfugié en Russie, ou voulait-elle simplement se faire céder les provinces nord-ouest de la Perse? C'est ce que le conseil seul de cette princesse peut dire.

Godawitch, dès la nouvelle de la défaite d'Héraclius et de son voyage à Saint-Pétersbourg, entra en Géorgie à la tête de 8,000 hommes : un autre général se rendit avec un petit corps de troupes à Derbend, où il passa l'hiver; au printemps il fut joint par une armée de 35,000 hommes sous

les ordres de Vélerian Zouboff. Ce général ouvrit de suite la campagne: Derbend, Bakou, Talieh, Chamaki et Gaudjah se rendirent à lui, et reconnurent l'impératrice Catherine pour souveraine. Avant l'hiver les Russes étaient déjà les maîtres de toute la côte occidentale de la mer Caspienne, depuis les bouches du Terek jusqu'à celle du Kur ou Cyrus; et ils établirent le long des bords de ce dernier une ligne de communication avec la Géorgie. Zouboff, enhardi par ses succès rapides, établit ses quartiers d'hiver dans les plaines de Tchwal Moghan. De là il pouvait se porter en force dans l'Aderbaïdjan, qui restait ouvert à ses invasions, et de cette province passer jusqu'à Teheran, résidence du

roi de Perse. Dans le cas où Zouboff eût été forcé de battre en retraite, les troupes de la Géorgie pouvaient le soutenir; et un corps envoyé d'Astrakhan était destiné à couvrir sa gauche. Ce corps occupa l'île de Lenkeran, sur les rives du Ghilan, et de là était à portée de faire une attaque sur les postes persans de Recht et d'Inzely.

Agha Mohammed se trouvait à Mechehed lorsque la nouvelle de ces événemens lui parvint. Il confia le gouvernement de cette ville à un chef de la tribu; et lui ayant laissé un corps de troupes suffisant pour appuyer l'exécution de ses ordres, il gagna Teheran. La saison étant trop avancée pour commencer les opérations, il donna ordre à ses généraux de se

tenir prêts à ouvrir la campagne dans les premiers jours du printemps, pour châtier, disait-il, ces insolens infidèles, qui *sortis de l'Europe, cherchaient à envahir les pays des vrais croyans.*

(1797.) La Perse n'avait jamais été dans un aussi grand danger; mais la mort de l'impératrice Catherine, qui arriva à la fin de l'année, dissipa l'orage qui menaçait Agha Mohammed. Le premier soin de Paul Ier, son fils, qui lui succéda, fut de rappeler Zouboff, qui abandonna toutes ses conquêtes sans éprouver la perte la plus légère. Les troupes russes conservèrent dans leur marche une discipline si exacte, qu'elles laissèrent dans tout le pays l'idée la plus avantageuse de leur maître. Catherine avait rempli l'Orient de son nom; les

Persans n'avaient pu entendre, sans un mouvement d'étonnement et d'admiration, les rapports de quelques marchands de leur nation, qui dans leurs voyages en Russie avaient été témoins de la sagesse de l'administration intérieure de ce vaste empire, et des succès qui avaient toujours accompagné les armes de cette grande princesse. Ce qui leur parut le plus extraordinaire fut de voir une personne d'un sexe si faible opérer tant de merveilles ; c'était sans doute une chose prodigieuse aux yeux d'une nation chez qui les femmes sont rabaissées jusqu'au rang des esclaves : aussi mérita-t-elle par ses talens supérieurs que les Persans lui donnassent le nom de soleil couronné (*khourchydi kullah*).

(1797.) Lorsque Agha Mohammed eut appris que l'armée russe était en pleine retraite, il se détermina à marcher vers la Géorgie. Héraclius venait de mourir, et avait eu pour successeur son fils Gourguinkhan. Ce prince, au départ des troupes russes, eut une telle peur de l'arrivée de Agha Mohammed, qu'il recourut à un expédient bien dangereux sans doute, celui de prendre à son service un corps de 15,000 Lesghis, race de montagnards qui fait des incursions continuelles dans les vallées de la Géorgie, et qui montre plus ou moins d'audace et d'impudence, selon que le prince est plus ou moins ferme.

Dès les premiers jours du printemps l'armée persane quitta Teheran. Lorsqu'il fut arrivé à environ

soixante milles de l'Araxe, Agha Mohammed apprit que les habitans de Tchit Chah avaient voulu s'emparer de la personne de leur gouverneur Ibrahim Khan, pour le lui livrer, mais qu'il leur avait échappé et s'était refugié dans les montagnes du Daghestan; et il reçut une députation qui l'engageait à se hâter, parce qu'ils voulaient remettre la forteresse entre ses mains. A cette nouvelle, le prince persan ayant laissé derrière lui ses gros bagages et un corps de troupes pour les défendre, s'avança rapidement à la tête d'une troupe de cavalerie légère pour occuper une forteresse qui avait si long-temps bravé tous ses efforts. L'Araxe, grossi par la fonte des neiges, était débordé; mais l'inondation ne put arrêter sa marche : il or-

donna à ses troupes de le passer. Une partie se jeta dans des bateaux; ceux qui ne purent y prendre place, craignant sa colère, traversèrent le fleuve comme ils purent : la rapidité du courant en emporta plusieurs; mais l'objet du roi fut rempli. Il entra dans Tchit Chah avant que les partisans d'Ibrahim Khan eussent pu faire le moindre effort pour la reprendre; mais au moment où l'armée comptait déjà les victoires qu'elle espérait remporter, survint un de ces événemens qui, dans les états soumis au pouvoir despotique, sont les principales causes des changemens auxquels ils sont continuellement exposés.

Il y avait déjà trois jours que Agha Mohammed était maître de Tchit

Chah, lorsqu'il s'éleva une dispute violente entre un esclave géorgien, nommé Saaduk, qui était attaché particulièrement au service du monarque, et un autre Kodadah chargé de lever les tentes. Agha Mohommed, irrité du bruit qu'ils faisaient, ordonna qu'on les mît à mort sur-le-champ; Saaduk Khan Tchikaky, grand seigneur, sollicita leur pardon auprès du roi. Agha Mohammed le refusa; mais comme c'était la nuit du vendredi, et qu'elle est consacrée à la prière, il différa l'exécution jusqu'au lendemain matin. Le désespoir donna des forces aux deux malheureux, et lorsque le monarque fut endormi, ils entrèrent dans sa tente avec un homme auquel ils avaient fait part de leur dessein, et le massa-

crèrent à coups de poignard. Il est probable que ce fut Saaduk Khan Tchikaky lui-même qui les poussa à ce crime; et la suite fit soupçonner la vérité : car non-seulement il prit les assassins sous sa protection, mais il vola une assez grande quantité de diamans; et après avoir rassemblé les troupes de la tribu, il aspira au trône.

Ainsi périt Agha Mohammed Khan, l'eunuque, à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été maître d'une partie de la Perse pendant long-temps; mais il ne régna sur le royaume entier qu'un court espace de temps: telle était la rapidité de ses mouvemens, qu'à le voir à quelque distance, on l'eût pris pour jeune homme de quatorze ou quinze ans. Sa figure était sillonnée de rides profondes, comme

celle d'une vieille femme; et lorsqu'il fronçait le sourcil dans un mouvement de colère, il inspirait la terreur. Vers la fin de sa vie, sa tête avait éprouvé un dérangement sensible; et c'est un fait qui a été assuré au général Malcolm par un homme qui avait été ministre : il éprouvait une certaine peine à se sentir atteint de cette indisposition; aussi cherchait-il toujours à éviter qu'on le regardât en face.

Un des manuscrits que j'ai entre les mains, dit le général Malcolm, contient l'anecdote que je vais rapporter. Mohammed Khan était sujet à des attaques, et pour les laisser passer, il se tenait une ou deux heures tranquille. Un jour en chassant, il se trouva écarté de sa suite; le cheval

se trouva pris dans des broussailles, et pendant qu'il faisait ses efforts pour s'en tirer, Agha Mohammed eut une attaque soudaine : un de ses gens arriva dans le même endroit par hasard, et le voyant dans cet état, le tira comme il put, et l'étendit à terre jusqu'à ce qu'il eût repris ses sens. Revenu à lui, le prince voyant le soldat étendu auprès de lui, fut alarmé ; mais ayant appris ce qui lui était arrivé, lui promit de le récompenser : mais il l'eut bientôt oublié ; et le soldat pour l'en faire ressouvenir, le regardait fixement lorsqu'il était de garde auprès de lui (c'était un soldat de la garde royale). Agha Mohammed transporté de fureur lui fit arracher les yeux. La réflexion lui fit bientôt sentir toute son ingratitude,

et il le renvoya dans sa famille pour y jouir d'une paye double durant sa vie.

Ce prince dans sa jeunesse avait éprouvé les coups les plus terribles de la fortune, et ce fut le souvenir de ses maux et de ses souffrances qui donna à son âme cette trempe forte dont il fit preuve pendant tout le reste de sa vie : la plus violente de ses passions fut la soif du pouvoir ; l'avarice fut la seconde, et l'amour de la vengeance, la troisième. Il porta ces trois passions au dernier excès ; elles se soutinrent mutuellement, et les deux dernières en se combinant entre elles, donnèrent naissance à la première. Il serait difficile de dire quelle profonde connaissance il avait du cœur humain, et qu'elle était sa facilité à

découvrir les pensées les plus secrètes; et c'est à cet avantage, aussi bien qu'à son talent de faire de ses pensées un secret pour tout le monde, qu'il fut redevable d'une partie de ses succès. Dans tout le cours de son règne, il ne tira l'épée que lorsqu'il vit ses ruses déjouées; et sa politique le servit plus que son cimeterre. Si l'on demande au ministre qui eut toute sa confiance si Agha Mohammed était naturellement courageux : Oui, répondra-t-il; mais il ne se présenta que peu d'occasions de faire briller son courage. Ce prince, dit Ibrahim Khan, ne laissa jamais faire à son bras ce dont sa tête pouvait venir à bout elle-même.

Le premier grand effort de Agha Mohammed eut pour but de parvenir

au souverain pouvoir; le second fut pour l'assurer à sa famille. Avant qu'il eût obtenu la couronne, il usait dans toute sa conduite de la plus profonde dissimulation; mais dès que le masque ne lui fut plus nécessaire, il le jeta loin de lui; et comme la politique ne lui faisait plus un devoir d'épargner ses ennemis, il fit tout ce qui lui était possible pour détruire et vexer ceux dont il connaissait les vues opposées à son gouvernement. Tout chef auquel sa naissance ou l'ambition pouvait donner des vues au trône fut massacré ou privé de la lumière; et ces exécutions barbares eurent bientôt dissipé cet esprit de rébellion qui avait causé tant de malheurs à la Perse. Agha Mohammed était intimement persuadé de l'efficacité de ces

moyens ; aussi disait-il souvent : Si j'ai répandu tant de sang, je l'ai fait pour assurer la couronne à Baba Khan, et pour qu'il puisse en jouir en paix.

Les scènes de carnage qui, sur la fin du règne de Nadir, avaient ensanglanté la Perse, avaient effacé ces impressions favorables que le commencement de son règne avait fait sur tout le monde : l'état de désordre où il laissa l'empire n'était rien moins que propre à procurer à ses successeurs un règne tranquille et heureux. L'humanité et la modération de Kerim est peut-être, si l'on considère la situation de l'empire à cette époque, la cause de l'anarchie et de la confusion où se trouva plongé ce malheureux pays à la mort de ce célèbre

vékil : aussi les mesures prises par Agha Mohammed pour assurer à l'état une douce tranquillité, si nécessaire après cinquante années de dévastations et de carnage, et pour affermir le trône sur lequel devait monter après lui son neveu, ont eu un succès complet; et si nous sommes forcés de ne voir qu'avec horreur les exécutions sans nombre qui ensanglantèrent son règne, il faut avouer en même temps qu'elles eurent l'heureux résultat qu'il en espérait.

Agha Mohammed une fois parvenu au trône déploya la plus extrême sévérité contre sa famille, à l'exception de son neveu Baba Khan qu'il aimait beaucoup, et de Huçein Kouly Khan pour lequel il eut toutes les bontés que ce dernier pouvait attendre de

son oncle. Il confia au premier une partie de l'administration des affaires publiques : Baba Khan quelque temps avant la mort de son oncle fut même élevé à la dignité de gouverneur du Farsistan ; et ce qui prouve que jamais le moindre soupçon ne se glissa dans le cœur de Agha Mohammed sur le compte de son neveu, c'est que l'oncle, d'après la connaissance que nous avons de son caractère, ne changea jamais rien à sa manière d'agir envers celui que depuis bien des années il avait dessein d'élever au trône après sa mort.

Agha Mohammed fit preuve pendant sa vie de la plus grande générosité envers les ecclésiastiques. A le voir, on l'aurait cru pieux, et jamais, quelques fatigues qu'il eût éprou-

vées, il ne manqua aux prières ordonnées par la loi, et même il lui arriva plus d'une fois de se lever au milieu de la nuit pour se prosterner devant l'Eternel. Il ne fut pas à l'abri de la superstition ; et un historien, qui s'est plu à rapporter quelques anecdotes remarquables de la vie de ce prince, nous dit qu'après la mort de l'infortuné Djaffer Kouly Khan qu'il avait fait massacrer, il fit de suite transporter son corps au dehors de Teheran, pour ne pas violer le serment qu'il avait fait de ne pas retenir son frère plus d'une nuit dans cette ville.

Dans l'administration de la justice Agha Mohammed déploya la plus grande sévérité ; si quelque magistrat se laissait corrompre, il en faisait de

suite une punition exemplaire ; il pardonna rarement à ceux dont le crime, selon le Coran, mérite la mort. En général il se montra implacable contre les perturbateurs du repos public : le grand seigneur qui avait voulu se révolter, le soldat qui avait désobéi à ses ordres, et le voleur qui avait infesté les grands chemins, subirent la même peine. Sa manière d'agir envers ses courtisans fut sévère, et il poussa quelquefois la rigueur jusqu'à la cruauté à leur égard. Hadjy Ibrahim fut le seul contre lequel il n'osa sévir; il connaissait trop bien tout le mérite de ce ministre pour le mécontenter : la pénétration de ce prince découvrit dans cet homme tous les talens extraordinaires que la nature y avait placés, des manières franches et ouver-

tes, un langage sonore, le courage d'un guerrier, et une connaissance approfondie des affaires publiques : depuis la police d'un village et les revenus d'un petit district jusqu'aux secrets des négociations les plus délicates, rien n'était nouveau pour ce grand administrateur ! Son génie était assez vaste pour embrasser tout ce qui est hors de la portée des hommes ordinaires ; et dans les dernières années de sa vie, Agha Mohammed aurait cru une chose mal faite, si Ibrahim ne s'en était mêlé (1) : aussi confiance ne fut

(1) Hadjy Ibrahim raconte qu'un jour de bataille les chameaux armés de Zambourek (Voyez l'article *Armée*) ayant été repoussés, ce prince en col re lui en demanda la cause : « Je répondis, dit Hadjy Ibrahim, que je l'ignorais, et que c'était lafaute du commandant de ce corps.—Cela

jamais mieux placée. Le ministre qui avait fait une étude toute particulière du caractère de son maître, ne se trouva jamais en opposition avec ses principes; et tout en cherchant à suffire à l'avarice de ce prince, et à seconder ses vues ambitieuses, il travailla à la prospérité de l'empire qui était confié à ses soins : il se chargea plus d'une fois de la défense de plusieurs personnages dont son maître était mécontent, et jamais une telle démarche, qui eût pu être dangereuse pour tout autre, ne lui attira le moindre désagrément.

peut être, repartit Agha Mohammed; mais je croyais que mon ministre devait avoir les yeux à tout. » — Ce reproche était injuste, ajouta Ibrahim, car mon état n'était pas d'être soldat.

Les autres ministres d'Agha Mohammed ne furent pas à l'abri des attaques que l'avarice de ce prince ou sa politique dirigèrent contre les grands seigneurs et les principaux officiers. S'il voulait tirer de l'argent de quelques grands seigneurs, il le vendait à un autre, et l'acheteur avait la faculté d'en faire tout ce qu'il voulait, excepté de lui ôter la vie, jusqu'à ce qu'il en eût tiré la somme qu'il avait été forcé de donner au roi. Agha Mohammed résolut un jour de se faire donner une somme considérable par Mirza Sofy, qui avait été ministre avant l'élévation de Hadjy Ibrahim. Il le vendit pour une certaine somme à ce dernier : le marché se conclut en présence de toute la cour ; et un esclave de Hadjy Ibrahim

s'étant avancé, ôta sa ceinture, lia Mirza Sofy, et le conduisit à la maison de son maître, où il fut traité avec tous les égards imaginables. Hadjy fit tout auprès de Sofy pour l'engager pour payer au roi la somme à laquelle il avait été taxé, afin d'éviter de la part du prince, dont il connaissait toute la violence, un traitement plus désagréable; et pour lui donner une preuve de sa sincérité, il lui avança une partie de la somme : lorsqu'elle eut été comptée au monarque, le premier ministre fut relâché et reprit son service auprès du roi (1). Quelque généreuse

(1) Dans toutes les cours de l'Orient, la disgrâce et la punition d'un ministre ne sont point un obstacle à ce qu'il soit réintégré de suite dans ses fonctions. Me trou-

qu'ait été la conduite de Hadjy Ibrahim à l'égard de son rival, nous devons ajouter qu'il ne fut pas insensible au plaisir de voir la disgrâce d'un ministre blanchi dans les affaires, et l'un des plus intimes favoris d'Agha Mohammed.

Agha Mohammed avait fait tous ses efforts pour rétablir l'union entre

vant en 1804 à la cour de Daulet Raou scindiah, chef Mahratte, un de ses ministres, Anna Sic Novi, fut exposé par ordre de ce prince, la tête découverte aux rayons brûlans du soleil de midi, jusqu'à ce qu'il eût payé une somme de trois laks de roupies (trente-sept mille cinq cents livres sterl. ou sept cent cinquante mille francs) qu'on lui avait demandés ; et le lendemain je fus fort surpris de le voir réintégré dans ses fonctions et chargé d'une négociation importante.—*N. de M. Malcolm.*

toutes les familles qui composaient la grande tribu des Cadjars, dont il était sorti : il avait vu les dissensions détruire la tribu de Zend ; et instruit par cet exemple, il mit tous ses soins à éviter de pareils malheurs à la dynastie qu'il avait fondée. Pour tenir en bride ceux des chefs dont il craignait l'ambition secrète, il les dissémina dans plusieurs provinces éloignées, leur enjoignit d'envoyer à Teheran une partie de leur famille, comme garant et otage de leur fidélité, et s'étudia à leur ôter tout moyen de troubler son règne et celui de son successeur.

Le bonheur de Agha Mohammed le conduisit à opérer des changemens dans les formes de la cour. Il ne permit que rarement aux habitans de

la ville où il faisait sa résidence de venir en foule à sa rencontre, lorsqu'il était de retour de quelque expédition. Lorsque ses troupes avaient remporté quelque avantage, il dédaignait d'en faire courir le bruit avec exagération. Jusqu'alors les ordres que le prince transmettait à ses officiers étaient écrits dans le style le plus emphatique, et accompagnés de toutes ces hyperboles si communes dans les langues de l'Orient : Agha Mohammed voulut que ses secrétaires s'exprimassent en termes simples; et il lui arriva plus d'une fois d'être obligé de les réprimander sévèrement à cet égard. Ne dites que ce que le sens de mes volontés exige, rien de superflu, disait-il; mais aussi il voulait qu'on ne passât rien sur cet article de ce qui

peut ajouter à la dignité du souverain.

Agha Mohammed traita ses soldats avec plus de libéralité que tous ses autres sujets. Leur solde était payée avec la plus grande régularité ; les vivres leur étaient fournis exactement; et quoiqu'il ne leur fût jamais permis de piller sans un ordre exprès, cette faveur leur était fréquemment accordée. Ses troupes avaient emmené comme esclaves un assez grand nombre de femmes et d'enfans des plus illustres familles du Kerman, qui étaient tombés entre leurs mains après le sac de cette ville. Quelques temps après cet événement, les parens de ces infortunés, d'après les conseils de plusieurs prélats vénérés dans toute la Perse, qui leur promirent d'intercéder en leur faveur, vinrent à Tehe-

ran pour obtenir la restitution de leurs femmes et de leurs enfans. Leur requête fut présentée à Agha Mohammed par le prélat Cheikh Mohammed Lahsai, qui l'appuya de tous ses moyens. Le monarque avait la plus grande vénération pour le saint homme, et une requête présentée par lui n'était jamais refusée ; mais dans cette occasion, malgré tous ses efforts réitérés, il ne put émouvoir le roi, qui finit par lui dire d'un ton sévère : « Je ne puis me rendre « à vos désirs, et je ne consentirai « jamais à mécontenter mes troupes, « en cherchant à leur faire rendre ce « qu'elles ont enlevé après ma permis- « sion expresse. Je n'empêche point « les habitans de Kerman de rache- « ter leurs femmes et leurs enfans, et

« je ne prétends point m'opposer à ce « que ceux qui ont entre les mains ces « captifs s'en défassent de la manière « qui leur plaira; mais je vous prie « de ne pas me presser davantage sur « cet article, parce que je ne change- « rai rien à ma résolution. »

L'armée devait être attachée à un général qui la traitait avec tant de considération; ils savaient tous qu'en lui obéissant ponctuellement, ils n'avaient à craindre aucune injustice; et le plus humble soldat pouvait venir se plaindre lui-même à Agha Mohammed, qui vivait pour ainsi dire toujours au milieu d'eux. Lorsqu'ils n'étaient point occupés contre les ennemis, ils accompagnaient ce prince dans de grandes chasses, où il se trouvait avec une nombreuse troupe d'of-

ficiers généraux, non pas précisément pour se livrer à son plaisir favori, mais pour les tenir en haleine et les endurcir à la fatigue.

A l'exception des cérémonies où l'étiquette exigeait que ses habits répondissent à l'élévation de sa dignité, Agha Mohammed fut toujours extrêmement simple dans sa mise, et il fit preuve dans toutes les occasions du mépris qu'il avait pour le luxe, il eut pour politique de donner à ses généraux et à ses troupes l'exemple des privations auxquelles assujettit la carrière militaire : après une longue marche, ou une chasse dans laquelle il s'était fatigué, il s'asseyait sans aucune cérémonie par terre, et mangeait à la hâte quelques mets qu'il demandait. Un jour que dans cette situation il était à prendre un

repas frugal, lequel consistait en un morceau de pain noir et en petit lait, qui est le nourriture ordinaire du soldat persan, un ministre qui était auprès de lui imita son souverain; Agha Mohammed lui dit de ne pas manger davantage de ce mets grossier: « Les pilaws exquis et les mets assaisonnés de sucre sont les seuls qui doivent paraître sur votre table : jamais un secrétaire à ma cour n'aura la même nourriture que mes soldats. » Le ministre sourit en lui-même à ces mots, et fut obligé de se contenter de viandes succulentes et délicates, pendant que les généraux et les autres officiers qui étaient présens, partagèrent le repas grossier du monarque (1).

(1) Cette anecdote m'a été racontée par Hadjy Ibrahim, et se trouve consignée

Les marchands du royaume eurent dans Agha Mohammed un zélé protecteur, et vers les dernières années du règne de ce prince, le commerce avait repris. Ce n'était pas tant sa justice qui l'avait ressuscité, mais la sécurité générale que sa fermeté dans la manière de gouverner avait inspirée à tout le monde : sous son règne disparurent ces bandes nombreuses de voleurs qui avaient infesté toutes les routes de l'empire jusqu'à cette époque. Les fermiers et les cultivateurs n'eurent pas souvent occasion de lui adresser leurs plaintes contre

dans la vie de ce prince, que j'ai entre les mains. Je me suis servi du mot secrétaire pour rendre *Mirza*, employé dans le manuscrit et qui signifie un homme dont l'occupation est d'écrire.—*N. de M. Malcolm.*

les percepteurs de contributions et les gouverneurs des provinces, parce que la terreur de son nom s'était répandue partout, et que la plus légère faute dans l'exercice des fonctions des officiers civils était suivie d'une punition exemplaire.

Agha Mohammed avait plus d'une fois été exposé à manquer totalement d'argent; et dans un gouvernement où le crédit public est inconnu, un trésor bien garni est un des soutiens du trône. L'habitude d'amasser des richesses le rendit à la fin d'une avarice dont il est impossible de se faire une idée. Un pauvre homme, qui allait avoir les oreilles coupées pour une faute légère, offrit à l'exécuteur quelques pièces de monnaie pour qu'il ne lui en coupât qu'une partie. Le roi

l'ayant entendu, le fit venir, et lui offrit de l'exempter entièrement de sa punition moyennant le double de ce qu'il avait résolu de donner au bourreau. Le paysan croyant que le roi voulait plaisanter, remercia humblement le roi, et se retirait; mais Agha Mohammed le rappela, et le prévint que c'était là le seul moyen d'obtenir son pardon. Un autre historien raconte que Agha Mohammed s'était arrangé avec un mendiant rusé pour extorquer de l'argent de ses courtisans. Ce gueux le rencontra dans un endroit dont ils étaient convenus secrètement; il fut aussitôt entouré des principaux seigneurs, trompés par son extérieur pieux et humble. Agha Mohammed, pour jouer son rôle adroitement, fit compter une assez forte

somme au mendiant fripon, et le recommanda en outre à la générosité des assistans. Chacun s'empressa d'imiter l'exemple de son souverain, et le drôle se retira avec une somme considérable. Agha Mohammed l'attendit long-temps; la nuit vint et point de mendiant. « Ah ! que je suis « trompé, s'écria ce prince en s'a- « dressant à son ministre : ce misé- « rable, que vous avez vu ce matin, « m'avait promis de me rendre la « somme que je lui avais fait comp- « ter, et de me donner la moitié de « ce dont les autres lui avaient fait ca- « deau. » Des cavaliers furent dépêchés dans toutes les directions pour tâcher de rattraper celui qui avait su si bien faire Mohammed sa dupe; mais le drôle avait pris ses précau-

tions : il échappa aux recherches ; et les courtisans ne furent pas fâchés de voir la cupidité de leur maître mise en défaut.

On raconte aussi en Perse plusieurs anecdotes semblables : peut-être sont-elles exagérées ; mais que le tableau soit chargé ou non, comme tout le monde le répète et y croit, elles servent du moins à peindre la cupidité de cet homme extraordinaire, qui, malgré tous ses défauts, a su cependant, par ses grandes qualités, se frayer un chemin au trône, rétablir la tranquillité dans tout l'empire, et laisser à sa famille un empire brillant.

FETH ALY CHAH.

La mort de Agha Mohammed jeta la plus grande confusion dans l'armée que ce prince avait rassemblée; Saaduk Khan, et les chefs des diverses tribus l'abandonnèrent pour chercher à se créer séparément un corps de partisans qui les aidât à s'emparer du trône de Perse. Cependant Hadjy Ibrahim, dévoué à Baba Khan, avait envoyé des courriers pour annoncer ces événemens à ce prince, qui gouvernait alors Chyraz et le Farsistan. Baba Khan, ou Feth Aly Chah (c'est le nom que prit le monarque en s'emparant du trône) se rendit à l'instant à Ispahan avec quelques partisans dévoués, s'empara des trésors du dernier roi, et ne tarda pas à voir se

rassembler autour de lui une nombreuse armée.

D'un autre côté, Kutchuk Khan, son frère, avait été se mettre à la tête des troupes qui se trouvaient alors dans le Chyrwan. Le roi, après s'être emparé de sa personne, le fit à l'instant même aveugler. Cette action, qui passerait en Europe pour le comble de la barbarie, ne fut cependant considérée que comme une mesure de prudence et de précaution. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne paraît pas avoir altéré l'amitié que les deux frères se portaient; car le roi, jusqu'à l'époque de la mort de son cadet, qui arriva quelque temps après cet événement, n'a jamais manqué de le voir deux ou trois fois par jour, et de lui prodiguer les plus

grandes marques de tendresse, ne cessant de lui témoigner ses regrets d'avoir été forcé d'en agir ainsi pour la sûreté de l'état.

Le roi avant cette époque s'était mis en campagne pour combattre Saaduk Khan. Ils se rencontrèrent dans les plaines de Mianeh; mais la presque totalité des troupes du Khan l'ayant abandonné, et s'étant rangée du parti du roi, il ne lui resta d'autre parti que la fuite : il se réfugia donc dans les montagnes du Karadjak, d'où il envoya dire à Feth Aly que s'il voulait lui accorder la vie, il se rendrait près de lui et se soumettrait à son autorité. Le roi lui fit donner sa parole royale qu'il n'attenterait pas à ses jours. Saaduk vint à Teheran pour se présenter au monarque; mais

celui-ci le fit arrêter aussitôt et conduire dans une chambre dont il fit murer les portes et les fenêtres, croyant peut-être qu'en le laissant mourir de faim, il tenait la parole qu'il lui avait donnée de ne pas le mettre à mort. Quand on y rentra pour enlever le cadavre, on trouva qu'il s'était mangé le poignet gauche.

Il restait cependant un autre concurrent nommé Ala Kouli Khan, bien plus dangereux que les autres. Celui-ci s'était rendu à Ispahan, qui l'avait reconnu pour roi, ainsi que tout le Farsistan et les provinces adjacentes.

Ces suffrages grossissaient tellement son parti, qu'il eût pu devenir et serait probablement devenu fort redoutable au roi, sans un événement qui l'en délivra d'une manière presque

miraculeuse. Feth Aly avait pour chef de sa cavalerie un Afchard nommé Huçein Khan (1): cet homme, doué de bravoure, de force et d'adresse, s'était déjà fait connaître des soldats par mille traits de témérité et de désintéressement, qui lui avaient gagné le cœur et la confiance de tous ceux qui servaient sous ses ordres. Voyant donc le roi très-affligé de ce que le parti de ce prétendant s'accroissait journellement dans les meilleures provinces de la Perse, il partit sans dire un mot, suivi seulement de trente hommes déterminés, et sur lesquels il pouvait compter dans toutes les occasions : il dirigea sa route sur Ispahan; et arrivé près de cette capi-

(1) Aujourd'hui gouverneur d'*Erivan* et du district d'*Aran*.

tale, il resta quelques jours caché dans les environs, dans l'espoir de surprendre Ala Kouly, soit à la chasse, soit à la promenade. Mais le hasard, ou plutôt la prudence de ce prince, encore trop peu assuré de son autorité pour oser sortir de la ville avec une suite peu nombreuse, le retinrent dans son palais pendant les huit jours que Huçein Khan passait à l'attendre : celui-ci craignant d'être surpris ou découvert, prit le parti de l'attaquer chez lui; il assembla ses hommes, et leur demanda s'ils étaient disposés à le suivre au péril de leur vie : tous lui répondirent qu'ils mourraient plutôt mille fois que de l'abandonner. Il fait alors ses dispositions, et à l'entrée de la nuit il marche vers la ville, la traverse au galop et va

droit au palais. Il met pied à terre avec vingt hommes seulement, en laissant les autres à la garde des chevaux; il monte alors sans balancer à travers tous les gardes, qui le prirent pour un des chefs du parti, accompagné de sa suite, et ne lui opposèrent aucune difficulté. Il pénètre ainsi jusqu'au divan, où le prétendant était assis, entouré de toute sa cour, va droit lui, lui plonge son poignard dans le cœur, et sort comme un éclair : avant qu'on eût pu s'apercevoir qu'il l'avait frappé, Huçein était déjà à cheval. Il traversa de nouveau la ville au galop, et se jeta dans des chemins de traverse, où il fut assez heureux pour éviter toutes les poursuites. Il arriva quatre jours après à Teheran, et courut se présenter au roi,

qui ne savait ce qu'il était devenu. Mais aussitôt qu'il eut appris ces heureuses nouvelles, il le reçut, comme on pense bien, les bras ouverts; et pour le récompenser d'un service aussi signalé, il lui donna le gouvernement de la province d'Erivan, rapportant annuellement deux cent cinquante mille tomans (cinq millions de francs). Cet homme extraordinaire, malgré ses soixante-quinze ans, n'a encore aujourd'hui rien perdu de son activité; il monte toujours à cheval aussi lestement qu'aucun des jeunes gens de son armée qu'il commande en personne : on assure qu'il possède d'immenses trésors renfermés dans les souterrains de la forteresse. En effet, outre le revenu qu'il perçoit, et dont il ne rend absolument rien au

roi ni au prince royal, il fait encore de temps à autre des expéditions en Turquie et en Géorgie, desquelles il rapporte toujours un butin considérable, dont il garde la majeure partie pour lui. Il passe pour avoir les plus belles personnes de la Perse renfermées dans son harem; mais il prend de telles précautions pour qu'on ne sache pas ce qui s'y passe, qu'il n'a jamais voulu consentir au mariage d'une sœur qui avait trente-quatre ans en 1813, dans la crainte sans doute qu'elle ne fît connaître ce qu'il semble avoir tant d'intérêt à cacher.

La mort de son dernier ennemi ayant délivré le roi de toute espèce de concurrence, son autorité fut reconnue dans toutes les parties de la Perse, telle qu'elle était sous le règne de

Mohammed Khan, à l'exception du district de Talich, dont le khan qui en était gouverneur se rendit indépendant sous la protection des Russes. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'en emparer, et il vient de leur être définitivement cédé par la paix dernière.

Le roi sentit bien dès lors qu'il devait prendre des moyens efficaces pour assurer la tranquillité de toutes ces provinces, mais particulièrement de celles qui avaient été en proie à une longue anarchie, et dont la soumission était encore très-équivoque. Il envoya dans chacune d'elles un de ses fils, avec le titre de beglierbeyg, mais revêtu, pour des cas urgens, de pouvoirs illimités. Par cette mesure il les pacifia toutes, à l'exception

de celle du Khorassan, dont les habitans turbulens et inquiets, ont de tout temps aimé et cherché l'indépendance au prix même de leurs fortunes et de leurs vies; les autres se soumirent et respectèrent depuis ce temps son autorité, qui y est générale et absolue.

Quelque temps après cette époque, le roi voulant assurer à sa dynastie une couronne qui n'a été que trop souvent disputée et achetée au prix du sang, désigna pour successeur son second fils Abbas Mirza, qui dès ce moment prit le titre de prince royal, au préjudice de son frère aîné Mohommed Aly Mirza, gouverneur de la province de Kermanchah.

Mohammed Aly Mirza n'apprit pas sans une espèce de rage la préférence, qu'au préjudice de ses droits,

le roi venait de donner à son frère Abbas Mirza. D'un caractère violent, et incapable de se maîtriser, il partit de suite pour Teheran, où il accabla son père de reproches. Le roi répondit d'abord avec d'autant plus de contrainte, qu'il était convaincu que cette infraction aux lois de l'empire devait lui faire des ennemis secrets de tous les grands, naturellement opposés aux innovations nouvellement introduites dans les pays, parce qu'elles contrarient leurs prétentions orgueilleuses, et les contiennent dans le devoir, en mettant dans les mains du souverain des forces permanentes et qu'il peut faire agir en tout temps: aussi n'est-il rien que les gouverneurs n'aient tenté pour empêcher l'introduction de la discipline européenne, et surtout

la formation des corps réguliers. En effet cette organisation leur enlève toute l'autorité militaire, qui jusqu'alors était restée dans leurs mains, et elle les met dans la dépendance absolue du souverain. Le prince royal ayant adopté le principe sage de dépayser les troupes, celles qui sont cantonnées dans les différens gouvernemens, composées d'individus qui y sont étrangers, n'ont aucune considération pour les beglierbeygs, quand il s'agit d'exécuter les ordres du roi.

Le roi voyant cependant l'insolence de son fils s'accroître en raison de la faiblesse qu'il avait montrée, finit par lui dire que c'était sa suprême volonté, et qu'il eût à la respecter; qu'au reste il devait se souvenir qu'il n'était son fils que par une de ses es-

claves, tandis que son frère Abbas Mirza l'était d'une des femmes de sa propre tribu des Cadjars, et qu'il voulait que désormais cette dynastie se perpétuât pure par des princesses de ce sang. Mohammed Aly Mirza, fort de l'approbation secrète d'une partie des grands, répondit avec arrogance, que tenant son courage de son père et non de sa mère, il saurait, s'il ne lui rendait pas justice, faire valoir ses droits, d'autant que les lois étaient en sa faveur, et que les enfreindre c'était se rendre indigne du trône. « Puisque vous ne savez ce que vous faites, dit-il, en portant la main sur son sabre, et que vous agissez comme une vieille femme, voilà ce qui nous jugera et ce qui fera désormais mon unique droit! » Le roi

justement irrité d'une apostrophe aussi peu respectueuse, donna des ordres pour qu'il fût arrêté à l'instant; mais il était déjà reparti, suivi d'une troupe d'élite d'hommes intrépides, avec laquelle il regagna Kermanchah. Aussitôt arrivé, il fit connaître les intentions de son père, et convoqua ses troupes, qui furent assemblées en peu de temps. Cependant, soit qu'il eût réfléchi à l'imprudence de sa démarche d'attaquer ouvertement son père, soit, comme il est plus probable, qu'il reconnût l'insuffisance de ses moyens contre des troupes régulières, et surtout contre de l'artillerie qui, toute imparfaite qu'elle fût à cette époque, pouvait néanmoins l'écraser, soit enfin que connaissant le faible de son père pour

l'argent, il eût l'espoir de le ramener par ce moyen à des idées plus favorables à son égard, il tourna tout à coup ses forces, sans aucune déclaration de guerre, contre Soleiman Pacha, gouverneur de Baghdad, le surprit, le battit complétement et lui imposa une forte contribution, dont il fit hommage à son père.

Feth Aly Chah après plusieurs campagnes parvint à établir son autorité sur une partie du Khorassan; et les chefs des peuplades qui l'habitent, quoiqu'ils ne fussent pas soumis entièrement, montrèrent une obéissance nominale, et envoyent depuis de temps en temps un léger tribut, comme pour reconnaître son autorité. Les troubles qui agitaient le royaume de Caboul occupaient trop les esprits

dans l'Afghanistan pour que le prince qui régnait sur ces contrées tentât de faire valoir sur le Khorassan les droits que pouvait lui avoir laissé Ahmed Chah Dourrany ; et les Ouzbeygs, depuis la mort de Beggy Khan, ne cherchaient plus à troubler le repos de leurs voisins. Ce prince ne survécut pas long-temps à Agha Mohammed, et Hayder Turrah son fils, qui monta sur le trône à sa mort, ne fit rien qui montrât qu'il eût hérité des grands talens de son père.

Le roi de Perse ne fut pas aussi heureux sur les frontières nord-ouest de son empire. Après avoir été pendant quelque temps le théâtre de la guerre entre la Perse et la Russie, la Géorgie tomba enfin entre les mains de cette dernière puissance, et les gar-

nisons russes s'étendent le long de l'Araxe jusque sur les rives méridionales de la mer Caspienne.

Pendant les vingt dernières années, la cour de Teheran a reçu des ambassades de plusieurs nations européennes. L'empire persan pouvait par sa position tenir en échec les Afghans s'ils cherchaient à attaquer le nord de l'Inde, et réprimer aussi l'ambition du chef du gouvernement français, dont toutes les vues à cette époque tendaient à renverser le gouvernement anglais de l'Inde; ces considérations puissantes engagèrent le gouverneur général des Indes britanniques à envoyer une députation à Feth Aly Chah aussitôt après son avénement au trône. Cette démarche politique eut tout le succès qu'on en pouvait désirer, celui

de prévenir l'invasion de l'Inde par la puissance afghane; l'impression favorable faite sur ce prince et sur l'esprit de ses peuples n'a pas peu contribué à lui faire remplir les engagemens qu'il avait pris à l'égard de la Grande-Bretagne : aussi n'est-ce pas sans dessein que Sir John Malcolm et les gens qui l'accompagnèrent dans ses deux ambassades à la cour de Perse, répandirent l'argent à pleines mains parmi les habitans de ce royaume.

LIVRE V.

Du roi, du harem et des princes du sang.

Le gouvernement étant despotique en Perse, comme il doit l'être chez tous les peuples soumis aux lois de l'islamisme (1), l'autorité réside toute entière dans un prince qui, à son avénement au trône, prit le titre de padichah, ou empereur, auquel il ajou-

(1) Le despotisme chez les musulmans est ordonné par les lois que plusieurs docteurs ont extraites du Coran, et qui sont révérées comme le Coran même ; c'est en vertu de ces dispositions que tous les peuples voués à l'islamisme sont soumis à un gouvernement absolu.

ta dans les actes diplomatiques une série d'autres qualifications qui varient quelquefois quant à la forme, mais dont la substance est toujours à peu près la même. Le gouvernement de Perse est encore plus absolu que celui de Constantinople, puisqu'il n'est point modéré comme lui par le conseil des oulemas et par l'influence des janissaires. Il est cependant quelques usages dont le roi, quand il est sage, s'écarte rarement. On doit remarquer ensuite que son autorité n'a que peu de force à l'égard des nombreuses tribus nomades qui forment une grande partie de la nation sur laquelle il règne. Les gouverneurs ou khans de ses provinces, quoique moins insubordonnés que les pachas de Turquie, forment encore une sorte de

contre-poids, et souvent ont élevé une digue assez puissante contre les empiétemens du pouvoir royal. Mais ce qui tend surtout à modifier l'âpreté du despotisme en Perse, c'est cette douceur de mœurs si exquise comparativement à la rudesse de la cour de Constantinople.

Voici les titres que prenait le prince qui régnait à l'époque où Chardin se trouvait en Perse : nous les donnons ici tels que ce voyageur les rapporte (1). *Soliman, roi victorieux, seigneur du monde, prince très-vail-*

(1) Le harem de la racine arabe *harama*, (il a défendu), est le lieu du palais habité par les femmes, et qu'il faut se garder de confondre avec le seraï, qui comprend l'ensemble de l'édifice habité par le roi et la cour.

tant descendu de Cheikh Sefy, de Moussa, de Haçen. Mais les qualités que lui donnaient ses sujets étaient bien autres; les voici :

Le plus relevé des hommes vivans; source de la majesté; source de la grandeur, de la puissance et de la gloire; égal au soleil; chef des grands rois, dont le trône est l'étrier du ciel; agent du ciel dans ce monde; centre du globe de la terre; objets des vœux de tous les mortels; dispensateur des grands noms; chef de la plus excellente secte de l'univers, séant sur le siége impérial du premier être temporel; le plus grand et le plus resplendissant; prince des fidèles, né et sorti du trône qui est l'unique trône de la terre; roi du premier ordre; monarque des sulthans et des commandans de

l'univers ; ombre du dieu très-grand, répandue sur la face des choses sensibles ; premier noble, et de la plus ancienne noblesse ; roi, fils de rois, descendant des plus nobles rois ; souverain, fils des souverains, descendant des plus anciens souverains ; empereur de tous les temps et de tous les êtres corporels ; seigneur des révolutions et des mondes ; père des victoires ; très-heureux sulthan Soliman Padichah, descendu de Sephy, de Moussa, de Haçen ; prince de la souveraine puissance ; distributeur des couronnes et des trônes.

L'appartement des femmes est d'ordinaire le plus somptueux et le plus magnifique du palais, parce que c'est là où le maître passe la plus grande partie de sa vie. Il y a des filles qui

sont revêtues dans ce lieu des mêmes titres que ceux de la maison du roi, et destinées aux mêmes fonctions : l'une fait l'office d'écuyer et porte les armes du prince; une autre est capitaine de la porte : celle-ci capitaine des gardes; cette autre est huissier, gentilhomme servant. Ce sont des personnes du même sexe qui remplissent les fonctions ecclésiastiques, font la prière aux heures ordonnées par la loi, et qui enseignent la manière dont on doit s'acquitter des devoirs de religion; mais on ne les choisit pas, comme on doit bien le penser, parmi les plus jolies et les plus jeunes. Il en est d'autres qui font toutes les choses nécessaires à la vie, qui sont tailleuses d'habits, cordonnières, maîtresses de métiers :

les plus vieilles exercent la médecine, préparent les remèdes ; et un certain nombre, à qui on fait apprendre la musique, sont destinées à récréer, par le son de leurs instrumens, les belles captives qui languissent dans ce séjour ennuyeux. Cependant depuis un siècle environ, surtout dans ces dernières années, la sévérité paraît avoir un peu diminué, car on met les musiciennes sous la direction des meilleurs artistes du pays ; et à l'époque où M. Morier se trouvait à Teheran, un arménien de Chyraz, renommé pour son talent à jouer du kamouncha, ayant eu le malheur que sa réputation vînt jusqu'aux oreilles du souverain, fut mandé à Teheran, où on l'occupa loin de sa famille, à donner aux femmes du roi des leçons de cet instrument.

On donne trois sortes de titres aux personnes enfermées dans le sérail ou harem ; les filles qui y naissent sont appelée *beygun*, pluriel de *beyg*, qui veut dire *seigneur*. On les marie ordinairement à des gouverneurs de provinces ou à des grands officiers ; quelquefois aussi elles restent confinées toute leur vie dans le lieu qui les a vu naître. Celles des femmes dont le roi a eu des enfans se nomment *khanun*, pluriel de *khan*, commandant ; celles d'un rang inférieur ont le titre de *khatoun* ou dames ; les autres au-dessous sont toutes des esclaves.

Le harem du roi est séparé en divers corps-de-logis, qui n'ont aucune communication entre eux. Quand le souverain vient à mourir, celles qui

ont été traitées comme ses femmes sont mises dans un quartier à part et là recluses pour le reste de leurs jours. Ordinairement on met à la porte de leur quartier une garde d'eunuques, qui ne permettent l'entrée qu'à ceux qui sont destinés à faire les messages. C'est ce qui fait que quand le roi meurt, la nouvelle jette le sérail dans le plus affreux désespoir, et y fait pousser des cris qu'on serait tenté de prendre pour le signe de l'amour qu'on lui portait, mais qui ne sont causés que par le chagrin où sont ses femmes de se voir condamnées à rester pour jamais renfermées dans ce triste séjour.

Chaque quartier du harem a son gouvernement particulier, et tout le sérail entier est sous le commande-

ment immédiat du daroghah, ou prévôt, qui porte le titre de khodjah bachy, et auquel toutes les femmes font une cour assidue, parce que c'est souvent de lui que dépend le choix du roi. L'eunuque qu'on choisit pour cet emploi est toujours le plus vieux, le plus difforme, le plus fantasque, afin que sa vue ne donne aucune tentation aux belles personnes qu'il tient sous sa verge de fer; aussi la crainte qu'il inspire maintient un ordre étonnant dans le harem: quand le roi est hors de la ville, il y a encore un lieutenant du roi dans le sérail, qui commande sur tout le palais et même sur ses enfans et sur ses femmes, pendant que le prince est absent.

Le harem du roi de Perse renferme des femmes d'une beauté incompara-

ble, car on y envoie continuellement les plus belles personnes du royaume. Quand on en connaît quelqu'une d'une beauté parfaite, en quelque endroit que ce soit, on la demande pour le harem, et cela ne se refuse point : on se sent trop heureux au contraire de trouver quelque occasion de faire plaisir au roi, et surtout quand c'est une fille de qualité, parce que la famille est bien aise d'avoir une parente qui puisse appuyer ses intérêts auprès du souverain. Lorsqu'une fille entre dans le sérail, on fait un présent à son plus proche parent, et on lui donne une pension viagère : la moindre est de deux cent cinquante francs; les plus hautes vont jusqu'à trois mille écus; les pensions ordinaires sont de deux mille cinq cents livres. Si la fille entre

dans les bonnes grâces du monarque, ou comme confidente ou comme maîtresse, la pension augmente; et si le roi en a des enfans qui vivent, on fait de ce parent qui a la pension un grand seigneur, et l'on avance tout le reste de sa famille. Il y a des filles de gouverneurs de provinces et des plus grands officiers de l'empire dans le sérail; mais ce sont là les favorites, et le peuple du harem est composé de Géorgiennes, de Circassiennes et autres personnes des provinces d'alentour, où il semble que la beauté répande ses charmes avec plus de libéralité qu'en aucun endroit du monde.

Ce harem est une espèce de prison perpétuelle, dont on ne sort que par hasard; à peine une fille, entre

six ou sept, peut-elle avoir ce bonheur. Les femmes qui ont été mères n'en sortent jamais, si l'enfant a vécu quelque temps; car dès qu'il est au monde, la mère et lui sont pourvus d'un appartement séparé, et on leur accorde un établissement selon le sexe, et selon aussi que le roi a plus ou moins de descendans.

Le harem est le théâtre de bien des horreurs; des grossesses étouffées, des avortemens forcés, la vie ôtée à de petites créatures nouvellement nées en leur refusant le lait ou d'une autre manière; telles sont les scènes qui s'y renouvellent souvent. Il n'y a que la favorite qui donne naissance au premier fils qui ait sujet de bénir son sort, parce qu'elle est destinée au rang de mère du souve-

rain ; mais pour les autres, elles sont reléguées dans un coin du sérail, chacune avec son enfant, où elles vivent toujours avec la crainte de voir arriver un message du monarque qui ordonne d'ôter la vie ou de crever les yeux à leur fils, surtout si c'est le frère qui occupe le trône ; car son premier soin est toujours de se débarrasser de ceux dont la naissance peut causer de l'ombrage : de là vient que toutes ces favorites appréhendent d'avoir des enfans dès que le roi a un fils. Le bonheur auquel elles aspirent toutes est d'être mariées ; et c'est à quoi elles parviennent par d'assidus et de longs services qu'elles rendent à la mère du roi ou à celle du fils aîné, ou au roi même. La mère du souverain a toujours des intrigues

avec la plupart des ministres et officiers de l'état, plus ou moins importantes, selon son génie ou son crédit : ils ne manquent presque jamais de lui demander une fille du harem pour eux ou pour quelqu'un de leurs fils, afin de gagner ses bonnes grâces ou d'entrer plus avant dans la faveur. Quelquefois on donne de ces belles captives aux grands seigneurs comme une grâce insigne qu'on leur veut faire. Heureuse celle qui est ainsi donnée ! car aussitôt elle devient femme légitime et maîtresse de la maison, et elle est honorée et traitée comme si elle était fille du roi. On marie quelquefois de ces filles du sérail pour en débarrasser le palais, lorsqu'il y en a un trop grand nombre, et alors on les donne aux officiers d'armée et aux

capidgys (les huissiers). Cependant comme il n'arrive jamais qu'on donne ainsi en mariage des femmes qui ont des enfans vivans ou qui en ont eu, leur plus grand soin est d'éviter de devenir enceintes, ou si elles ont ce malheur, de se délivrer de ce fardeau à quelque prix que ce soit ; rien n'est épargné dans ce cas, et les crimes qui se commettent journellement sont sans nombre.

Si on marie de ces belles personnes pour récompenser leurs services ou donner des marques de faveur à quelque grand personnage, il arrive aussi quelquefois qu'on les livre à des hommes du peuple pour les punir et les rendre malheureuses, et dans ce cas, on leur fait épouser le premier passant, de quelque condition

qu'il soit, fût-il marmiton, peu importe. Quand les enfantemens sont difficiles, on fait venir du dehors quelque matrone un peu plus expérimentée que les autres, et aucune personne du sexe n'y exerce cet état; ce sont les parentes les plus âgées et les plus graves qui en remplissent les fonctions. Les enfans du roi ne sont jamais allaités par leurs mères; on a soin de leur trouver des nourrices, et l'on tient beaucoup à ce qu'elles soient jeunes, grandes, chargées d'embonpoint, avec des cheveux noirs, et qu'elles n'aient pas eu de longues maladies.

La garde du sérail est composée de trois corps différens : celui des eunuques blancs est le premier; ils veillent à l'extérieur du harem, et il

ne leur est pas permis d'y entrer ; car telle est la jalousie des souverains de l'Orient, que quoique ces malheureux soient dans l'impuissance d'attenter à l'honneur de leurs femmes, on craint qu'en les apercevant, celles-ci ne s'imaginent qu'il existe un être plus beau que le prince, et que cette idée ne leur ôte une partie de l'amour qu'elles doivent avoir pour lui. La seconde enceinte est confiée aux eunuques noirs; ils y ont leurs logemens, où ils se tiennent prêts à se rendre aux ordres qu'on peut leur intimer : ce sont les plus vieux et les plus affreux, qui ont seuls le droit de communiquer avec les femmes qu'ils tiennent sous leur pouvoir. Le troisième corps de gardes est celui des filles; et il y en a toujours six en faction

qui veillent nuit et jour, et qui sont sous l'inspection d'une vieille impitoyable. Les filles sont logées séparément, ou tout au plus deux dans une chambre, une jeune et une vieille, sans pouvoir se visiter qu'avec une permission. Elles ont chacune leur pension payée en argent et en étoffes, et leur nourriture préparée par des domestiques; leur pension est plus ou moins considérable, selon le degré de faveur dont elles jouissent.

Les eunuques coûtent beaucoup à acheter et à entretenir : ils se vendent de mille francs à deux mille. Ils viennent tous des Indes, la plupart de la côte de Malabar, où le teint est gris, entre le noir et le blanc; ce sont les plus laids : il en vient aussi du golfe de Bengale, où la couleur est olivâtre.

Il y en a peu de très-noirs, soit d'Afrique ou d'Abyssinie, et les blancs viennent la plupart de la Géorgie et de la Circassie; car ces deux pays ont toujours eu pour ainsi dire le triste privilége de peupler de victimes et de surveillans les harems des souverains de l'Orient. Le nombre des eunuques dans la maison des plus grands seigneurs est d'ordinaire de six à huit; dans celle des seigneurs de moindre qualité il est de trois à quatre, et les gens qui ne sont que riches se contentent de deux : mais pour ceux du souverain, on ne saurait en savoir le nombre au juste, ils sont répandus dans son palais, et ses diverses maisons de plaisance; un certain nombre marche toujours à sa suite. N'ayant ni parens ni famille, et amenés fort

jeunes dans une maison, on peut compter sur leur fidélité, et ils se regardent eux-mêmes comme des membres de la famille à laquelle ils appartiennent. Ce sont eux qui ont le maniement des fonds, qui traitent toutes les affaires, qui sont enfin les *factotum* des personnes qu'ils servent; cependant n'ayant pas assez de vigueur pour les états mécaniques, ils sont forcés de demeurer toute leur vie dans l'état de domesticité, pour lequel ils semblent faits. C'est au milieu de ces hommes, et toujours dans son harem, que le roi de Perse passe la plus grande partie de la journée. Un grand nombre de ces esclaves sont rangés autour de lui, attentifs à ses moindres désirs. Les femmes auxquelles il ordonne de paraître, demeu-

rent aussi debout en sa présence, et rarement il leur permet de s'asseoir. Il en est quelques-unes qui chantent ou qui dansent, pendant que les autres s'empressent de prévenir ses moindres désirs.

Les princes de Perse sont très-nombreux, et Feth Aly Chah n'a point imité la barbarie de quelques-uns de ses prédécesseurs, en condamnant à une prison ou à une cécité perpétuelles ceux de ses fils qui ne sont point destinés à lui succéder. Il a même poussé la bonté jusqu'à donner un gouvernement à Mohammed Aly Mirza, qui vient de périr en combattant contre les Turks, et qui manifestait hautement son intention de disputer le trône au prince Abbas, héritier présomptif de la couronne.

Ce jeune prince, élevé par les soins de Mirza Buzurk, homme d'un grand talent, promet de devenir un des plus grands rois de la Perse. Livré de bonne heure à l'étude des sciences et des arts, il a reçu une éducation presque européenne; et tout fait espérer que son avénement au trône sera le signal d'une heureuse révolution dans son pays.

Arrivé de bonne heure au gouvernement de l'Aderbaïdjan, la province de Perse la plus importante à cause de sa position militaire et de sa population, il l'a régie avec toute l'habileté d'un homme d'état consommé, en même temps qu'il l'a défendue contre les formidables attaques des Russes avec le sang-froid et le courage d'un grand capitaine.

Les nombreuses défaites qu'il a éprouvées à cause de l'avantage de la discipline et de la tactique européenne sur l'impéritie et le désordre d'une armée orientale, loin d'abattre son caractère, n'ont fait que lui donner une trempe plus énergique. « Chaque fois que les Russes me battent, disait-il, ils me donnent une leçon dont je ferai plus de profit qu'ils ne pensent. »

Effectivement il s'est occupé avec ardeur et sans relâche d'étudier la tactique et l'art des fortifications. Il a accueilli avec bienveillance des officiers français et anglais qui lui ont formé un corps de troupes disciplinées, dont nous parlerons dans un des chapitres subséquens, et il a mis la Perse dans un bon état de défense.

Les habitudes de ce prince sont aussi dignes d'éloges que ses actions. Loin d'imiter son père, il n'a jamais voulu avoir que quatre femmes, et une seule a ses affections : c'est la fille d'un marchand des faubourgs de Tauriz. Il est d'une sobriété extraordinaire ; ses vêtemens sont d'une simplicité remarquable : jamais il ne boit de vin, ne fume jamais, et emploie les loisirs peu nombreux que lui laissent les affaires, aux plaisirs de la chasse.

Il est d'une adresse étonnante ; souvent on l'a vu au grand galop de son cheval, lancer le javelot sur des chevreuils à plus de soixante pas de distance, et les atteindre au milieu du corps, ou bien faire placer un mouton derrière lui, s'en éloigner au

galop jusqu'à une distance de cent cinquante pas, puis se relever sur les étriers, tourner la tête en arrière, et manquer rarement son coup.

Ce prince tient divan depuis huit heures du matin jusqu'à dix; puis il descend dans son harem; il travaille ensuite avec les ministres et les chefs militaires jusqu'à deux heures après midi. Après son dîner il monte à cheval jusqu'à six heures, il rentre alors pour faire la prière : assez souvent il se montre encore, et passe la soirée avec ses courtisans jusqu'à dix heures du soir. La robe dont il est revêtu ne le distingue pas du dernier de ses gardes. Un couteau sans ornement est attaché à une ceinture d'un très-beau cachemire : il n'est cependant pas possible de le méconnaître à sa tour-

nure noble et à son air imposant.

Abbas Mirza est bien fait et taillé en force. Sans être grand, sa figure est longue et pâle; ses grands yeux sont couronnés de grands sourcils noirs; il a le nez légèrement aquilin, et de très-belles dents; sa barbe promet d'égaler un jour celle de son père. Il parle très-vite, rit volontiers de la manière la plus agréable. Quoiqu'il ne parle aucune langue d'Europe, il sait beaucoup de mots français, surtout ceux des commandemens militaires, et il se plaît à les répéter lorsqu'il est de bonne humeur. Il est généreux sans prodigalité, grand amateur d'armes, de tableaux, de gravures, de plans, de cartes, de machines et de modèles en tous genres: il a de tous ces objets la plus belle

collection qui soit probablement en Asie.

Huçein Aly Mirza, son frère, est celui que le roi de Perse chérit le plus après Abbas : il lui a donné le gouvernement de Chyraz ; et cette ville délicieuse convient beaucoup au jeune prince, qui ne s'occupe que de ses plaisirs. Il a des mœurs douces, et jamais il n'a eu à lui reprocher d'avoir fait arracher un œil ou couper un nez.

Hassan Aly Mirza, prince du sang, est chargé, sous la surveillance des vézyrs dévoués à Feth Aly Chah, du gouvernement de Teheran.

Mais en outre de ces trois princes le roi a un nombre prodigieux d'enfans : il avait, il y a trois ans, soixante-quatre garçons; et à l'é-

gard des filles, on en comptait cent vingt-cinq, et encore plusieurs de ses femmes étaient grosses.

Il est à remarquer que les Persans ne parlent jamais de leurs femmes, et encore moins de leurs filles; et le plus mauvais compliment à leur faire serait de leur en demander des nouvelles. C'est une sorte de honte pour eux d'en avoir au lieu de garçons; et autant ils sont glorieux quand leurs femmes accouchent d'un enfant mâle, autant ils sont taciturnes et de mauvaise humeur quand elles leurs donnent une fille. Dans ce derniers cas, à peine si l'on en parle; mais si c'est un garçon, on s'empresse en abordant le père, on lui enlève son bonnet en disant : « Que votre tête soit sauve; il vous est né un fils. » Ses habits ap-

partiennent au porteur d'une aussi bonne nouvelle, et l'usage est de les racheter par une forte somme.

Tous les fils du roi, à l'exception de quatre ou cinq, sont d'un âge peu différent. Ces princes sont d'une grande beauté, ayant tous une ressemblance plus ou moins forte avec leur père, quoique peu ressemblans entre eux.

Je rapporterai, dit M. Drouville, dont nous empruntons tous ces détails, une anecdote qui est propre à faire connaître l'animosité qui règne entre cette énorme quantité de frères, et quelles sont leurs dispositions les uns à l'égards des autres, et surtout envers le prince royal.

Dans les premiers jours de juillet 1813, j'étais campé à Ourmiah avec

dix escadrons de lanciers, quatre bataillons d'infanterie de la province, et une demi-batterie d'artillerie à cheval. Je reçus du prince l'ordre de me mettre en route pour Tébris le 1er. du mois d'août, afin d'être arrivé dans la plaine Dudjan pour le 8 ou le 9. Il me recommanda surtout de faire en sorte que ces régimens, l'élite de l'armée persane, fussent dans le meilleur état possible, et qu'il ne leur manquât rien. J'arrivai en effet le 8 au camp. Le prince entouré d'une trentaine de ses frères, qui avaient devancé le roi en Aderbaïdjan, et que j'avais prévenu de mon arrivée pour ce jour-là, aussi empressé pour sa cavalerie régulière et son artillerie à cheval, qu'un amant le serait pour sa maîtresse, avait continuellement une

lunette à la main, les yeux fixés sur le défilé par lequel je devais déboucher avec ma troupe pour entrer dans la plaine. Un peu avant d'y arriver, je pris les devants pour connaître l'emplacement qu'elle devait occuper. Aussitôt que le prince distingua mon plumet blanc, il manifesta sa joie par une exclamation qui surprit ses frères. Comme j'étais monté sur un excellent cheval arabe, que je tenais, ainsi que beaucoup d'autres, de sa générosité, je ne tardai pas à gagner le palais. Il était appuyé sur la balustrade de la fenêtre, d'où il m'appela par mon nom, et me faisant signe de monter. Arrivé auprès de lui, il me dit à son ordinaire de m'asseoir à ses côtés; mais voyant tous ses frères debout, je refusai, et je lui dis que je

n'oserais prendre cette liberté tant que ces princes ne le feraient pas. Il parut me savoir gré de mon observation, et leur permit aussitôt de s'asseoir. Alors sans faire attention à la surprise que mon arrivée avait produite, il ne mit plus de bornes à ses questions sur mes troupes. Je l'assurai qu'il serait satisfait des progrès qu'elles avaient faits depuis qu'il les avait perdues de vue. Un de ses frères, très-étonné de toutes les marques d'estime et de bienveillance qu'il me prodiguait, lui demanda d'un ton fort sec et en arabe, comment ayant été pour eux d'un froid glacial depuis trois jours, il était devenu tout à coup d'aussi bonne humeur depuis l'arrivée de cet homme, en me désignant. Le prince se prit à rire, et

leur répondit dans la même langue que la raison en était claire : c'est qu'il savait fort bien que s'il avait des ennemis en Perse, c'étaient ses frères; tandis qu'il était convaincu que s'il y avait un ami, c'était cet homme-là. Voyant ensuite que j'étais curieux de savoir ce qui venait d'être dit à mon sujet, il me le répéta en langue turque. Quoiqu'un peu embarrassé, je dis néanmoins que tout en me rendant justice, je croyais qu'il faisait tort aux princes ses frères, et que je serais volontiers garant de leur amitié pour lui : « Ils seraient les pre-
« miers à vous démentir, me dit-il; et
« à notre rencontre dans les plaines
« de Mianeh vous les verrez proba-
« blement faire leur possible pour

« se conduire en bons frères avec « moi (1). »

Tout en désirant éviter l'inimitié des frères du prince royal, lesquels ne me voyaient pas de bon œil, je voulais cependant leur faire entrevoir combien l'idée d'une résistance quelconque serait chimérique, si jamais ils voulaient la tenter; et je dis à Abbas Mirza, qu'amitié fraternelle à part, les princes ses frères avaient sans doute assez de lumières pour connaître l'impossibilité d'obtenir le moindre succès sur lui, fussent-ils

(1) Faisant allusion par ces paroles à un avénement au trône, époque à laquelle tous les compétiteurs s'arment et se rendent dans ces plaines pour se disputer la couronne.

tous réunis; et qu'aucun d'eux n'ignorait pas sans doute qu'avec les troupes régulières sous son commandement immédiat et qui lui étaient dévouées, il en pourrait battre dix fois autant d'irrégulières qu'ils pourraient en lever dans toute la Perse; qu'au reste j'espérais les convaincre, dans les manœuvres générales qui devaient avoir lieu après l'arrivée du roi, que je n'avançais rien de trop, et qu'ils seraient forcés de l'avouer eux-mêmes. Ils froncèrent le sourcil, et leurs regards mutuels et inquiets semblaient demander si ce que je disais pouvait être vrai; car ils savent que dans le cas où tout espoir de succès est perdu pour eux, la politique leur réserve à tous indistinctement au moins le sort de Kutchuk

Khan, leur oncle. C'est cette certitude qui les oblige en quelque sorte, même contre leurs dispositions naturelles, à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour se garantir, ou du moins retarder un événement aussi triste qu'inévitable : je dis inévitable, parce que malgré la douceur et l'humanité du prince royal, il n'en sera pas moins obligé de le faire subir à tous ceux qui lui tomberont entre les mains après la mort de son père, s'il veut prévenir ou faire cesser l'anarchie.

Aussitôt que je vis déboucher mes troupes dans la plaine, je priai le prince de m'indiquer la place du camp, et je repartis aussitôt pour veiller à leur tenue et former les escadrons, afin de pouvoir exécuter quelques manœuvres devant son al-

tesse royale, qui voulait passer la revue en présence de ses frères. Ce fut l'affaire d'un moment, et j'entrai alors dans les immenses rues du camp des troupes irrégulières du roi. Il serait difficile de peindre l'étonnement de ces hommes, au nombre de soixante mille, en voyant pour la première fois des cavaliers montés, habillés et armés régulièrement, marcher dans le plus grand silence avec ordre, précédés de trompettes et d'officiers richement vêtus. Ils étaient surtout frappés du spectacle des pavillons des lances flottant au gré des vents, qu'ils prenaient pour autant d'étendards; mais ce fut bien autre chose, lorque nous voyant former en bataille au galop, ils aperçurent alors l'artillerie légère suivre ce mouvement avec la

même vélocité que nous, et faire déjà un feu très-vif avant que la gauche fut arrivée en ligne : chaque évolution était pour eux une espèce de miracle et augmentait leur admiration.

Le prince Abbas Mirza, qui voulait jouir de l'embarras de ses frères, que ce spectacle n'amusait pas du tout, leur disait à chaque instant de désigner un côté quelconque où ils supposeraient qu'un corps viendrait m'attaquer, pour leur faire remarquer avec quelle rapidité et quelle précision s'exécutaient les changemens de front. Quoique nous fissions réellement peu de chose ce jour-là, les chevaux étant fatigués de la marche, je remarquai cependant que ce spectacle leur paraissait de mauvais augure pour leurs prétentions futures; et il était facile

de voir l'aigreur qui les animait, pendant même que par civilité ils complimentaient le prince sur la beauté de ses troupes. Les grandes manœuvres qui eurent lieu quelques jours après, et à la suite desquelles les régimens de toutes armes firent la petite guerre, augmentaient leurs craintes. Ils ne se dissimulaient pas que leurs forces réunies ne pouvaient lutter contre une armée organisée et disciplinée de la sorte, et qui d'ailleurs faisait journellement des progrès dans une tactique dont ils n'avaient pas même l'idée.

Tous les fils du roi vivent dans le harem royal jusqu'à l'âge de douze à treize ans : à cette époque chacun d'eux reçoit le gouvernement de quelque province ou ville, dont le re-

venu leur sert d'apanage. Un seul d'entre eux, Mirza Mahmoud, parvint à l'âge de seize ans sans en avoir obtenu, parce qu'ayant été, avec la permission du roi, adopté par Mirza Cheffi, le plus riche particulier de la Perse, il est maintenant considéré en quelque sorte comme fils de ce dernier. Le roi qui convoitait depuis long-temps les immenses richesses de ce vieillard, qu'on fait monter à cinq millions de tomans, et qui ne savait quels moyens prendre pour les faire retomber dans sa famille, a pour cette raison consenti à une adoption qui est en tout contraire aux lois de l'empire, et qui à l'époque où elle fut faite, contribua beaucoup à faire crier les grands de la famille du vieux ministre, qui venait de les frustrer d'un

héritage aussi important, et sur lequel ils avaient établi leurs spéculations.

Les fils des rois sont mariés fort jeunes, et quelquefois avant ce moment on leur donne de jeunes esclaves avec lesquelles ils vivent jusqu'à ce le père leur désigne celles qu'ils doivent épouser, ou qui habitent avec les épouses légitimes qu'on leur avait déjà données.

Le roi marie ses filles à des grands de la cour, honneur qu'ils sont peu satisfaits d'obtenir. Ils ne reçoivent point de dot, et sont obligés à tenir un train de maison considérable.

Ces maris sont presque toujours très-malheureux; ils sont forcés envers leurs épouses à un respect qui tient de la servilité, et n'osent

s'asseoir en leur présence sans en avoir obtenu la permission. Ils ne peuvent plus prétendre à d'autres femmes, encore moins à de jeunes esclaves; et s'ils s'avisaient de manquer aux ordres de ces épouses impérieuses, elles seraient capables et auraient le droit de les faire punir avec la même sévérité dont elles useraient envers un étranger.

Le roi passe pour être excessivement jaloux de ses femmes; et ce qui porte à le croire, c'est qu'il ne pardonne aucune infraction aux ordres qu'il donne journellement concernant leur sûreté, ou pour mieux dire la sienne. Quand elles voyagent, c'est toujours de nuit; et quand, par des circonstances imprévues, elles se trouvent encore en route au lever du

soleil, elles sont entourées d'eunuques, qui veillent avec un soin extrême à ce que leurs voiles soient en ordre et couvrent exactement leurs figures. Elles sont sous la garde d'un parti de cavalerie considérable qui les escorte devant, derrière et sur les côtés; mais à plus de deux cents pas de distance. Ces hommes sont chargés de faire détourner des routes toutes les personnes qu'ils rencontrent, et les obligent à faire face d'un autre côté que celui où passent les femmes; et si quelqu'un d'eux était assez téméraire pour se retourner, il serait aussitôt mis à mort par les gens de la suite du chef des eunuques.

Quand le roi quitte la capitale pour faire un voyage dans l'intérieur de l'empire, il emmène toujours avec

lui une centaine de femmes, qui sont réparties en trois détachemens, et qui voyagent de la manière suivante.

Comme le roi désigne avant son départ les lieux où il veut camper chaque jour, et qu'à cet effet il a trois trains de tentes, il y en a continuellement deux en place, et un en route qui le devance de deux marches. Les femmes sont attachées en nombre égal à ces différens trains de tentes, qui voyagent aussi la nuit et assez rapidement pour se porter à des distances considérables, où l'on établit le camp que le roi doit occuper le lendemain ou le jour suivant. Ces femmes ne partent cependant jamais que quelque temps après les féraches (domestiques employés à dresser les tentes), de manière à n'ar-





river que quand leurs tentes, qu'on dresse les premières, sont déjà prêtes à les recevoir. Elles voyagent toujours à cheval, à moins qu'elles ne soient incommodées; alors seulement il leur est permis de se servir d'une espèce de palanquin, nommé takti-revan. (*Voyez la gravure en regard*). Elles sont couvertes en route, par-dessus leurs habits ordinaires, de larges et longs chals de cachemire rouge, qui leur enveloppent tout le corps; et au lieu de roubend, elles en ont un autre qui cache totalement leur figure, à l'exception de la ligne des yeux, qui comme chez les dames turques reste découvertes: elles portent des espèces de bottines fort larges de drap d'or, et chacune d'elles a un eunuque à

ses côtés pour tenir la bride de son cheval. (*Voyez la gravure en regard.*)

Le roi, malgré sa jalousie, admet cependant deux ou trois confidens intimes dans son harem. Un d'eux, Ismaïl Khan, général des troupes de la garde, et qu'on a surnommé Ismaïl Kizal (1), fut soumis à l'époque où il obtint cette faveur, à une épreuve assez curieuse que son maître lui fit subir.

Le monarque jaloux voulant probablement s'assurer si Ismaïl Khan, pour lequel il avait tant d'attachement, méritait toutes ses bontés, lui

(1) Ce qui signifie Ismaïl doré, parce que le roi lui fit un jour présent d'une robe de drap d'or, et lui donna lui-même ce nom.



Femme du roi voyageant à Cheval.



fit un jour donner l'ordre de venir le trouver au harem à une heure après midi. Il s'y rendit; mais à sa grande surprise, il ne rencontra que des femmes, qui lui dirent que le roi dormait profondément, et qu'il devait attendre son réveil. Ismaïl voulait se retirer; elles s'y opposèrent avec toutes sortes d'agaceries: faisant même semblant d'être emportées par la passion, ces femmes lui adressèrent les déclarations les plus positives, et finirent par vouloir lui sauter au cou, comme si elles ne pouvaient résister à l'ardeur qu'il leur inspirait. Ismaïl Khan, après les avoir, dit-on, semoncées d'importance, et leur avoir représenté l'indécence de leur conduite, les menaça de dire au roi tout ce qui s'était passé, si elles ne se reti-

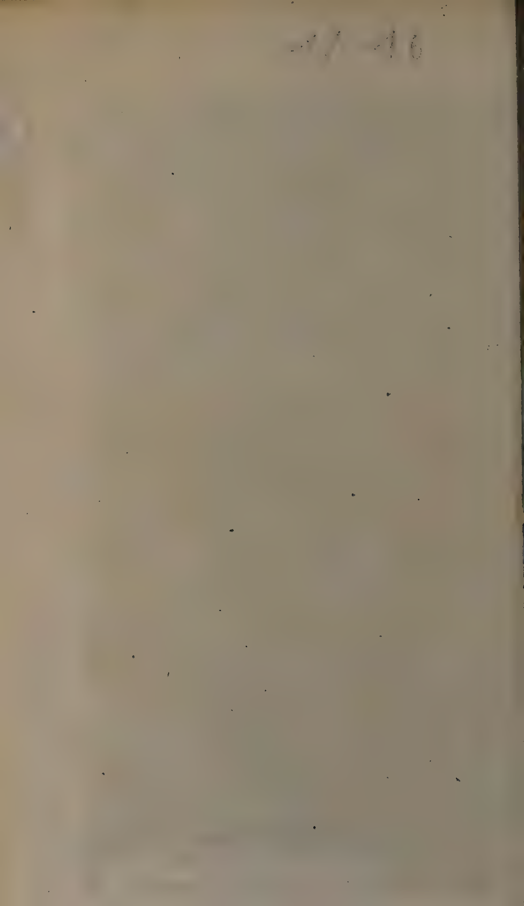
raient. Voyant enfin qu'elle ne tenaient aucun compte de ces remontrances, il prit le parti de mettre le sabre à la main, et jura qu'il ferait sauter la tête de celle qui ne rentrerait pas aussitôt dans le devoir : c'était là où le roi l'attendait. Caché derrière un rideau, il avait vu et entendu toute cette scène qu'il avait ordonné lui-même : il sortit alors de sa cachette, embrassa tendrement son cher Ismaïl, et lui donna, pour récompenser sa fidélité, les douze femmes qui avaient été chargées de lui livrer cet assaut.

Le roi ne voyage jamais sans être accompagné de toute sa cour, de ses ministres et d'un corps d'au moins vingt mille hommes de cavalerie. Les stations ne sont que de deux lieues et



Morier del.

Cortège du Roi de Perse, Fathey-Aly-Schah, rentrant à Téhéran.



demie à trois lieues, et il loge rarement dans les villes et villages qui sont sur sa route, se trouvant beaucoup mieux sous ses tentes, qui dans le fait sont infiniment préférables à tous les palais dans la saison qu'il choisit pour voyager. En effet il ne part de Teheran que dans le milieu du printemps, de manière à trouver déjà l'herbe assez grande dans les plaines où il va camper; il y passe or linairement l'été, et ne rentre dans sa capitale qu'à la fin de l'automne. (*Voyez la gravure en regard.*)

Son entrée se fait avec beaucoup de pompe: le roi, revêtu d'habits magnifiques, se fait précéder d'une quantité considérable de tchatirs; après viennent son premier ministre et les princes de Perse, accompagnés de toute leur

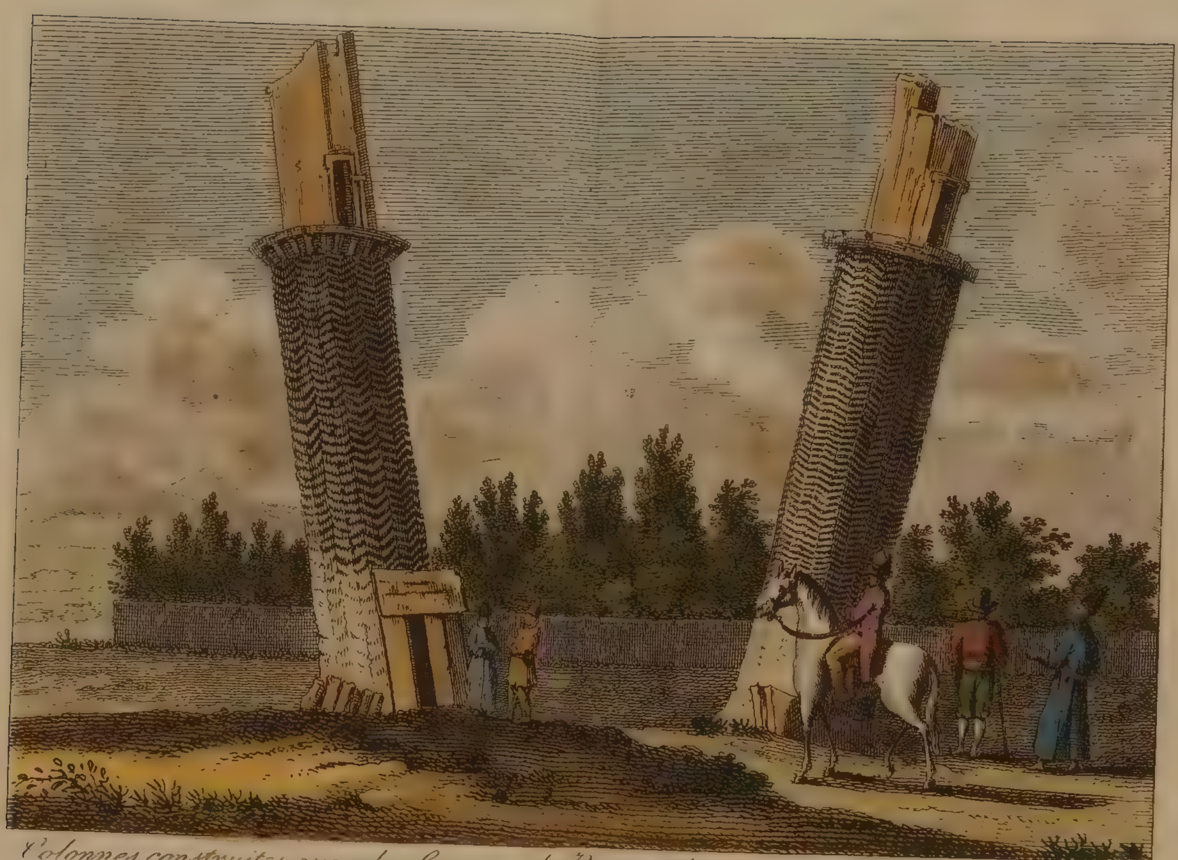
suite. Un corps de mollas vient à sa rencontre en chantant le khoutbeh; et sur son passage des sacrificateurs immolent des bœufs et des moutons, et jettent sous les pieds des chevaux la tête qu'ils ont séparée du tronc : en même temps on brise des vases pleins de sucreries que l'on répand sur la route. Les Arméniens conduits par leurs prêtres, les juifs conduits par leurs rabbins, se joignent à la cérémonie, qui est encore égayée par des troupes de danseurs et de danseuses.

Le roi a soin, dans cette circonstance solennelle, d'avoir constamment les yeux fixés sur la montre portée par le tchatir bachy, afin de saisir le moment précis indiqué par les astrologues pour son entrée dans Teheran.

Quand le roi veut faire récompenser quelqu'un de ses gens, il l'envoie porter, soit une chétive robe, soit un mauvais chal, ou tout autre chose de peu de valeur, à quelque gouverneur ou khan. Celui-ci étant toujours très-flatté de recevoir des présens du souverain, à cause de la considération que cela lui donne aux yeux du peuple, paie grassement le porteur et le défraye des dépenses qu'il est censé avoir faites pendant la route; en sorte que si le roi envoie un de ses grands à Chyraz avec une robe de la valeur de dix tomans, le khan qui l'aura portée n'en pourra recevoir moins de trois ou quatre cents; et celui qui l'aura reçue aimerait mieux se ruiner que de mettre de l'économie dans une pareille circonstance.

La mesquinerie de ces habits tourne souvent au profit de celui qui est chargé de les remettre. Comme la considération de celui qui doit en être revêtu augmente en raison de la valeur du présent, le khan qui s'attend bien à ne recevoir qu'une robe mesquine, s'arrange pour qu'à celle du roi on en substitue une autre d'un grand prix, enrichie de bijoux et de perles, et il paie bien cette complaisance. Les deux parties ayant un intérêt égal à garder le secret, il est difficile que cette petite tricherie soit découverte.

Cependant les gouverneurs, pour qui rien n'est perdu, ayant fait voir, par la magnificence de leurs habits, qu'ils sont tout à fait en crédit auprès du souverain, profitent de cette opi-



Colonnes construites avec des Cranes de Boucs Sauvages, tués dans une Chasse.

nion pour arracher au peuple de nouvelles contributions, qu'ils supposent demandées par le roi. Celui-ci est rarement instruit de ces exactions; mais il est à présumer que s'il les connaissait, il n'infligerait d'autre punition aux exacteurs que de leur prendre tout, ou au moins une bonne partie de l'argent qu'ils auraient acquis de cette manière, si d'ailleurs il n'y avait pas de motifs particuliers. L'envoi d'un khilaat est toujours l'avant-coureur d'une demande d'argent ou de la levée d'un nouvel impôt.

Chaque fois que le roi chasse, il tue une grande quantité de gibier (1),

(1) Il est peu de pays où le gibier soit en aussi grande abondance, car dans le Mogan on en voit rassemblé en troupeaux de

et il en envoie par ses domestiques à toutes les personnes de sa cour, pour les obliger à donner quelque chose à ceux qui les portent.

Ce prince chasse à cheval; il ne monte que des étalons turcomans, ayant une aversion singulière pour les chevaux arabes, qu'il trouve trop pe-

dix à quinze mille pièces à la fois. Les souverains de Perse tenaient jadis à grand honneur d'en tuer beaucoup dans une chasse, et l'on voit encore aujourd'hui près de Khoï deux tours (*Voyez la gravure en regard*) qui ne sont faites que de têtes de vaches de montagnes, animaux qui ressemblent assez aux béliers d'Afrique, et qui sont comme eux couverts de poil roux au lieu de laine, mais incomparablement plus hauts et plus légers. On assure que toutes ces têtes proviennent d'une chasse de huit heures faite par Kerim Khan.



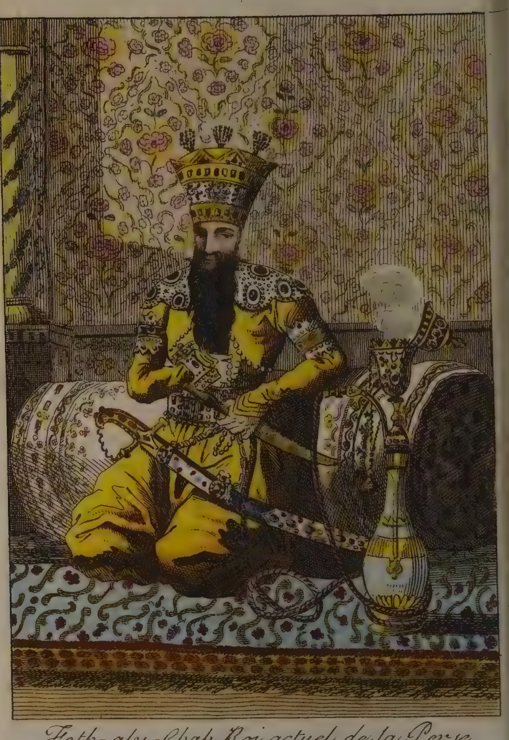
Cheval du roi peint de Henné.



tits et trop fougueux pour lui ; mais il aime surtout ceux de couleur claire, comme blancs, gris, isabelle, soupe de lait, etc. etc. On les distingue facilement de ceux des autres particuliers, parce qu'il leur fait peindre la moitié du corps en roux avec le henné, c'est-à-dire horizontalement, et de manière à ce qu'une partie des côtés, du ventre, des épaules et des cuisses soit couleur de rouille. Cette peinture est terminée par un feston dentelé de la même couleur, ce qui achève de rendre ces pauvres animaux aussi ridicules qu'ils sont beaux et bons. (*Voyez la gravure en regard.*)

Le roi n'est pas exempt d'une certaine coquetterie : il a été le plus bel homme de son empire ; et à l'état de délabrement près où il se trouve, il

conserve encore de fort beaux restes. Il a surtout une barbe extraordinaire, dont la longueur et la largeur ont échauffé la veine de maints poëtes; elle est naturellement du plus beau noir possible, bien fournie, et descendant en éventail jusque sur ses cuisses quand il est assis : il en a un soin tout particulier, ainsi que de sa toilette, qui est fort longue. Il se serre le corps avec des ceintures pour amincir sa taille; il est toujours parfumé avec des essences et couvert de bijoux et de perles. Mais on se ferait difficilement une idée de la richesse de son costume de grand divan, tellement chargé de pierreries énormes de toutes espèces, que de la tête aux pieds on trouverait à peine à placer une épingle. Le turban, l'aigrette, le



Feth-aly-Chah, Roi actuel de la Perse.

sabre, le poignard et le gaillioun sont les cinq choses les plus riches du monde. Le coussin sur lequel il s'appuie semble n'être qu'un tissu des plus belles perles, et ses tapis de la manufacture de Cachemire sont relevés çà et là par de larges fleurs brodées d'or relevé en bosse, parsemées de perles et de turquoises. (*Voyez la gravure en regard.*)

La première de ses femmes était aussi tellement surchargée de bijoux, lors de la première visite de l'épouse de l'ambassadeur sir Gore Onseley, qu'on fut obligé de la soulever quand il fallut qu'elle se mît debout pour la recevoir.

Le roi tient beaucoup surtout à l'étiquette, et sa cour est à cet égard réglée de la manière la plus

sévère. Il est très-glorieux de tous ses fils, quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir que c'est au prince Abbas Mirza seul qu'il réserve toute sa tendresse : aussi quand ils se trouvent réunis autour de sa personne, il ne manque jamais de faire des comparaisons qui leur sont infiniment désavantageuses, et qui redoublent leur aversion pour le prince royal. « J'étais un jour présent, dit M. Drouville, auteur de ce chapitre, à une visite qu'ils lui firent au nombre d'une trentaine : le roi, sans paraître s'apercevoir que ses fils ne faisaient que l'imiter par des toilettes excessivement recherchées, leur demanda s'ils n'avaient pas honte d'être mis de la sorte. « Regardez, leur dit-il, votre « frère Abbas : il n'y a pas un gholam

« qui n'ait une plus belle robe que « lui. Vous ne cessez de m'importu« ner par des demandes d'aigrettes, « de bijoux, de robes, tandis que ce « pauvre Abbas, qui ne m'a jamais « rien demandé pour lui-même, ne « cesse de me supplier de lui envoyer « des fusils, des canons, de la poudre « et du plomb. »

Il est certain que le prince royal, qui est l'homme le plus simple dans sa mise, est souvent réduit par l'avarice de son père à employer non-seulement des prières, mais encore des subterfuges, pour tirer de lui l'argent nécessaire à la solde et à l'entretien de ses troupes; chose d'autant plus affligeante pour lui, que loin de tenir de son père, il est d'une générosité rare, presque toujours para-

lysée par la faiblesse de ses moyens.

Quelque temps avant le voyage que le roi fit en Aderbaïdjan, continue le même voyageur, il employa une ruse qui aurait pu me coûter cher, si le roi n'avait eu autant d'affection pour son fils, qui dans cette occasion me compromit beaucoup, comme on va le voir.

Le roi avait abandonné au prince Abbas Mirza la totalité du subside qu'il recevait du gouvernement anglais, pour solder un corps de troupes destiné à agir contre les Russes, et qui devait être continuellement stationné dans la province de l'Aderbaïdjan. Mais les Anglais, peu curieux de débourser de l'argent comptant, donnaient en place des fusils, des canons, des boulets, des obus, des gibernes, des

pierres à fusils, des draps, etc. etc., le tout à fort haut prix. La valeur de ces articles était presque égale à celle du subside, qui était cependant de deux cents mille livres sterling, et il ne restait presque rien au prince pour payer ses troupes; d'ailleurs l'ambassadeur anglais, qui s'était réservé le droit de manier cette somme, la diminuait fortement par les traitemens extraordinaires qu'ils faisait sur ce même fonds aux officiers, sous-officiers et soldats anglais alors en Perse, et qui à la solde qu'ils recevaient de la compagnie des Indes, ajoutaient celles que l'ambassadeur leur faisait donner avec une libéralité telle que les simples sous-lieutenans recevaient près de soixante tomans par mois.

Le prince ayant donc épuisé ses

revenus pour subvenir à l'entretien de ses troupes, dont le nombre augmentait de jour en jour, se trouvant absolument sans argent et deux mois de solde arriérée, s'avisa de faire pressentir au roi son père, naturellement craintif, que les Russes avaient dessein dans la campagne prochaine de s'emparer directement de Tauriz, et que cette place devait absolument être couverte par un fort, où l'on pourrait en cas d'urgence transporter tous les établissemens publics, les effets précieux, et la majeure partie de la population. Ce conte n'était pas sans vraisemblance.

Pour donner plus de poids à sa ruse, le prince fit prier deux Anglais, soi-disant officiers du génie, de venir le lendememain faire avec lui le

tour de la ville, pour reconnaître le terrain et fixer l'emplacement le plus propre à construire un fort. Ils s'y rendirent; j'accompagnais le prince, et j'étais seul dans sa confidence. Ils parcoururent tous les environs de la ville, et prétendirent ne trouver aucun lieu susceptible d'être fortifié, bien qu'ils fussent convaincus du contraire; mais ils en agissaient ainsi d'après les instructions qu'ils en avaient reçues de leur ambassadeur.

Le prince, qui n'en demandait pas davantage, pour se dispenser à l'avenir de les initier dans les détails de la construction, ainsi que dans le maniement des fonds qui y seraient destinés, les remercia beaucoup, leur disant que comme la chose était cependant indispensable, il reviendrait

lui-même une autre fois pour reconnaître plus amplement le terrain, et qu'il ne perdait pas l'espoir de trouver un lieu propre à son but.

Cette comédie jouée, nous rentrâmes chez S. A. R., qui désormais certaine que ses motifs et ses intentions seraient parfaitement connus à Teheran, avant même qu'il en eût fait part aux ministres du roi, m'ordonna de faire de suite le plan d'un fort hexagone avec six grands bastions, des contre-gardes, des tenailles et un chemin couvert palissadé, afin que la construction fût plus dispendieuse. Il se hâta de l'envoyer à Teheran, accompagné d'un mémoire que je fis aussi pour prouver l'absolue nécessité de couvrir Tariz par cette forteresse.

Le sadri azem, qui était dans les intérêts du prince, ayant fortement appuyé cette proposition, le roi envoya soixante mille tomans, en recommandant de mettre sans délai la main à l'ouvrage.

Le prince, comme on le pense bien, ne fit pas seulement donner un coup de pioche; mais il employa cette somme à mettre ses troupes au courant, et à les fournir de tout ce qui leur manquait.

Tout allait le mieux du monde tant que le roi restait à Teheran, mais lorsqu'il annonça le projet de son voyage dans l'Aderbaïdjan, le prince ne savait trop que faire pour sortir d'embarras. Je lui donnai le conseil de dire, qu'au moment de commencer les travaux du fort, il avait ap-

pris que les troupes étaient depuis deux mois sans solde, et que forcé d'employer l'argent à les payer, il comptait attendre que ses économies lui permissent de s'occuper de cette construction. Effectivement, à l'arrivée du roi, son premier soin fut de demander au prince royal si le fort avançait beaucoup. Il suivit mon conseil, en disant qu'il avait employé l'argent à la solde et au maintien de l'armée; le roi, à son grand étonnement, se mit à rire, et lui dit qu'il était content de lui, puisqu'il ne l'avait trompé que pour son intérêt. Cependant sa majesté, qui se doutait bien que je n'étais pas étranger à cette ruse, et qui se faisait un plaisir de m'embarrasser, m'envoya chercher. Je vins aussitôt, et ne sachant rien

de ce qui se passait, j'aurais pu faire quelque quiproquo désagréable et même dangereux, si je n'eusse vu le prince sourire et me faire signe que le roi savait tout. Celui-ci me demanda de lui dire quand le fort pourrait être achevé. Je lui répondis que ce serait quand il voudrait, et qu'il serait obéi. Le roi toujours souriant, me dit que j'étais aussi fripon que le prince royal; mais qu'il ne pouvait se résoudre à se fâcher contre nous, qui lui avions formé d'aussi belles troupes; et malgré qu'il sût bien que cela lui coûterait cher, il voulut que des ordres fussent donnés ce jour même pour qu'elles fussent augmentées de quarante mille hommes répartis dans toutes les armes. En effet ces ordres furent non-seulement expédiés, mais

on rassembla même de suite vingt mille hommes, qui furent instruits dans la plaine d'Oudjan par des officiers anglais de la compagnie des Indes, qui étaient arrivés peu de temps avant, et qui les exercèrent jusqu'à l'entière conclusion de la paix avec la Russie.

Le roi dans toute autre circonstance n'eût sans doute pas pris la chose avec tant de gaîté; mais l'espoir d'une paix qui devait lui donner du repos, et à laquelle tout le monde, excepté le prince royal et moi, travaillait avec ardeur, l'avait tellement mis de bonne humeur, qu'il sembla même oublier pendant quelque temps son avarice ordinaire; car il fit donner d'assez beaux présens à tous les officiers russes qui eurent occasion

de lui être présentés pendant les négociations: ses courtisans étaient tellement étonnés de le voir si souvent et si facilement dénouer les cordons de sa bourse, qu'ils commençaient à en tirer un bon augure pour eux. A leur grand regret cela n'arriva pas jusqu'à eux; mais tous les officiers civils qui furent employés au traité de paix eurent une part de cet élan de générosité extraordinaire, car outre la décoration de l'ordre royal du soleil et du lion qu'il leur donna, il y joignit encore d'assez fortes sommes d'argent, des chals et quelques bijoux.

Le roi est un des hommes de son empire qui a le plus de connaissances. Avant son avénement au trône et quand il était gouverneur de Chyraz,

il se livrait continuellement aux belles-lettres. On a de lui des ouvrages fort estimés, et particulièrement une grande quantité de poésies dans le genre de celles de Sady et de Hafez, qu'il semble avoir pris pour modèles dans tout ce qu'il a fait en vers. Il est enclin à la satire, et aime beaucoup à railler, ce qu'il fait avec esprit.

Voici une des nombreuses pièces de vers faites par le roi actuel; mais il ne faut pas perdre de vue que dans la traduction elle a perdu ce qui forme son principal mérite, le rhythme et la cadence persanes.

O toi céleste objet de ma brûlante flamme,
Pour prix de ton divin baiser
Tu viens me demander mon âme;
J'en aurais mille, hélas! puis-je te refuser?
Que tes regards ont de grâce et de charmes!

Et le jeune et le vieux à leurs traits sont soumis,
Non, non, jamais de Thous les redoutables armes,
N'ont fait tant de ravage en des rangs ennemis.
Viens, balance ta taille élégante et légère,
Viens exciter le trouble en mes sens éperdus.
Que le paon orgueilleux courbe sa tête altière;
Ses charmes par les tiens s'abaissent confondus.
Tes cheveux ravissans enchaînent les rois mêmes,
Ils révèrent celui que ton cœur a choisi.
La poudre de tes pieds orne leurs diadêmes,
Qu'ils viennent déposer aux pieds de ton ami.

L'observation des devoirs religieux exige que le monarque se lève de très-grand matin. Comme il repose dans les appartemens intérieurs, c'est un sacrilége d'approcher pour tout autre que des femmes ou des eunuques. Dès qu'il est levé, ils lui aident à s'habiller; puis il reste une ou deux heures dans le harem, où il tient un lever accompagné des mêmes céré-

monies et de la même étiquette observées dans celui qu'il tient en public. Des femmes, revêtues de charges correspondantes à celles des principaux officiers de l'empire, remplissent auprès de lui les mêmes fonctions. Lorsqu'il a entendu les rapports qui lui sont faits sur le gouvernement intérieur du harem, et qu'il a pris l'avis de ses femmes légitimes, aux conseils desquelles il se rend d'ordinaire, le monarque quitte ses appartemens intérieurs. Au moment où il en sort, les officiers de service le reçoivent et l'accompagnent dans un salon où il est joint par les favoris, avec lesquels il entre en conversation, et c'est à cet instant que les princes du sang viennent lui rendre hommage. Lorsque le prince est assis sur son trône dans le

harem, il n'y a que les enfans de ses femmes légitimes les plus distinguées par leur naissance qui aient le droit de s'asseoir devant lui. Au moment où nous écrivons, deux de ses fils ont seuls cette prérogative.

Après cette audience, le roi se fait servir à déjeuner : la préparation de tous les mets est confiée à l'inspection du nazir ou grand maître d'hôtel; les mets sont placés dans des plats de la plus fine porcelaine avec des couverts d'argent et renfermés dans une boîte scellée du sceau du maître d'hôtel. Le plat, couvert d'un chal magnifique, est présenté sur la table du prince : le maître d'hôtel en brise le sceau et place les différens mets devant le monarque. Au repas sont présens d'ordinaire les fils du roi, au-

quel leur père permet de prendre part au festin. Le médecin de sa hautesse doit goûter tous les mets, et sa présence est regardée comme nécessaire, afin qu'il puisse ordonner de suite quelque remède dans le cas où il surviendrait au prince quelque subite indisposition; mais on doit chercher la cause de cette coutume dans les soucis et les inquiétudes qui mitigent si efficacement les charmes du pouvoir despotique.

Après avoir rempli ses devoirs publics, le souverain, lorsqu'ils sont terminés, entre dans son harem, où il repose quelques instans : il reparaît encore dans les appartemens extérieurs un peu avant le coucher du soleil, et reçoit de nouveau les requêtes de ses sujets, ou bien il va

faire une promenade à cheval. On lui sert à souper entre huit et neuf heures avec les mêmes précautions, les mêmes cérémonies observées à son déjeuner. De même que tous ses sujets, il mange assis sur un carreau, et les mets sont placés sur un riche tapis qui sert dans cette occasion. Quelques-uns des princes Sofys ne se faisaient aucun scrupule de boire publiquement du vin ; mais jusqu'ici aucun des membres de la famille régnante ne s'est permis d'outrager ainsi la religion, et de violer audacieusement les préceptes du prophète. Des sorbets et plusieurs espèces de boissons préparées paraissent sur la table du monarque persan ; et il n'est pas de pays où les cuisiniers prennent autant de peine pour flatter la sensua-

lité du palais au moyen de viandes succulentes et délicieuses. Après son dîner, le prince se retire dans l'intérieur de son harem, où il s'amuse jusqu'à une heure du matin environ à voir les bouffons et les danseuses. Quoiqu'il soit difficile de se faire une idée de ses occupations dès qu'il est retiré dans le sanctuaire impénétrable de ses appartemens intérieurs, tout y conspire, n'en doutons pas, à dégrader l'espèce humaine. Entouré de ces êtres vils qui n'ont rien de l'homme que le nom, au milieu des belles prisonnières destinées à ses plaisirs, il n'entend dans ces lieux que le langage de la soumission et de l'esclavage : l'amour n'a jamais sans doute allumé son flambeau en faveur d'un despote et de ses esclaves. La vanité seule y

fait entendre sa voix ; une lâche adulation y prend la place de l'attachement sincère et de la tendre amitié. La discipline la plus sévère règne dans l'intérieur du harem, et devient nécessaire pour entretenir la paix et le calme dans un lieu où l'arrogance du pouvoir, l'orgueil de la naissance, les intrigues de l'ambition et les prétentions de la beauté font naître les haines et l'envie.

Les affaires publiques et quelquefois aussi le besoin d'amusement et de distraction interrompent souvent la régularité qui président à toutes les actions du roi de Perse. La famille régnante a toujours montré l'aversion la plus sincère pour les habitudes qui, après avoir énervé les princes Sofiys, ont enfin renversé leur trône.

Non contens de remplir avec beaucoup d'exactitude tous les devoirs publics et de s'occuper des affaires du gouvernement, les princes de la famille se livrent encore à tous les exercices qui honorent l'homme et l'élèvent : ils montrent pour la chasse une ardeur digne des Tartares leurs ancêtres ; le roi lui-même est aussi habile à tirer de l'arc qu'à manier un coursier, et il passe peu de semaines sans prendre le plaisir de la chasse.

Un historiographe et un poëte accompagnent partout le prince ; le premier doit écrire les annales de son règne, et l'on doit bien penser qu'il remplit son devoir avec toute l'emphase et les hyperboles des nations orientales. Le second est un personnage important à la cour ; il est chargé

de composer des odes en l'honneur de son maître, de célébrer la munificence et les autres rares qualités qui honorent le monarque. Le poëte jouit à la cour d'une très-grande faveur, et doit nécessairement être très-riche, puisque le roi paie chaque couplet, ou quatrain, un toman d'or. Excitée par une telle récompense, la verve du poëte doit s'échauffer à merveille. On prétend même que le prince lui a accordé la remise d'une somme très-considérable due au trésor, en paiement d'un poëme qui touchait à sa fin. On a supprimé les places de géant et de nain du roi qui étaient attachés à la cour; mais on a conservé le bouffon. Celui qui remplit cette charge ne craint point que les libertés de ses

paroles lui coûtent la tête ; aussi jouit-il dans toute sa latitude de la prérogative de prendre le langage et les dehors d'un fou. L'usage veut que l'on rie à tous les bons mots du bouffon, lors même qu'ils sont les plus piquans, et il n'est pas jusqu'à sa hautesse elle-même qui ne se soumette à ses droits. En voici un exemple. « Kerim Khan appartenait à une tribu dont la rudesse de prononciation a reçu des autres habitans de l'empire le nom de langage barbare ; ce prince, dans une assemblée publique, commanda à son bouffon d'aller s'informer de ce que voulait dire un chien qui aboyait très-fort. Les courtisans sourirent à la saillie du monarque. Le bouffon, obéissant aux ordres de son maître, y alla, et après avoir réfléchi un

instant avec beaucoup d'attention, se retournant vers Kerim : « Seigneur, lui dit-il, qu'il plaise à votre majesté d'envoyer un des principaux officiers de votre famille savoir ce que signifient les paroles de ce gentilhomme, car il se sert du dialecte barbare qui est habituel à ces officiers ; pour moi, je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. » Kerim à ces mots se mit à rire du ridicule qu'on jetait sur la prononciation de sa tribu, et fit un présent au bouffon pour le récompenser de son talent. » Cette anecdote, à laquelle on pourrait en ajouter plusieurs autres, montre qu'il y a peu de différence entre le bouffon de la cour de Perse actuelle et celui des anciennes cours de l'Europe.

A la cour est attachée une per-

sonne qui a le titre de conteur de sa majesté; cet emploi exige, de la part de celui qui le remplit, une grande variété de connaissances. Malgré le goût des Persans pour toutes les représentations publiques, on ne trouve rien chez eux qui se rapproche de notre théâtre; cependant leur profonde ignorance de ce qui constitue un drame régulier, n'empêche pas que le plan de leur histoire ne soit souvent très-dramatique, et ceux dont la profession est de raconter, déploient un jeu si extraordinaire, la variété de leur débit est telle, qu'à voir l'altération de leurs traits, au son de leur voix, on serait tenté de croire que ce n'est plus la même personne que vous avez devant les yeux. Veulent-ils prendre le ton d'un mo-

narque irrité, c'est bien la voix sourde et rauque de la tyrannie; et tout à coup l'effroi qu'ils avaient inspiré s'évanouit aux paroles douces qui sortent de leur bouche. La profession de conteur en Perse, lorsqu'elle est fondée sur des talens extraordinaires, peut mener à la fortune; elle procure une certaine réputation : aussi un assez grand nombre de personnes l'embrassent-elles; mais toutes n'y obtiennent pas le même succès. Elle exige un talent trop difficile à acquérir, des études trop sérieuses et trop longues: il n'est qu'un homme d'un goût sûr et éclairé, doué d'une mémoire heureuse, qui puisse se flatter d'y réussir; il faut qu'il ait la tête bien meublée, que l'histoire ancienne et l'histoire moderne lui soient très-fami-

lières; il faut de plus qu'il ait assez de richesses d'imagination pour pouvoir ajouter à ses contes des incidens nouveaux, et y répandre tout l'agrément qu'on désire; les plus beaux passages des plus excellens poëtes doivent toujours être présens à sa mémoire. Celui qui exerce l'emploi de conteur de la cour doit réunir toutes ces qualités dans le plus haut degré de perfection; c'est lui qui doit charmer les ennuis de la route et ramener à des idées plus agréables et plus riantes l'esprit accablé sous le poids des affaires; il sait parfaitement adapter ses contes à la disposition du monarque et les choisir selon l'humeur du moment. Aujourd'hui la guerre est le sujet de ses histoires; demain il s'étendra sur les hauts faits des an-

ciens souverains de la Perse; quelquefois il racontera des amours d'un prince nomade, et ne se fera aucun scrupule d'entretenir le prince des aventures les plus honteuses et les plus obscènes.

A la cour de Perse l'étiquette est observée avec rigueur; les mouvemens du corps, les paroles et jusqu'aux regards y sont soumis à des règles sévères. Lorsque le souverain se montre en public, ses fils, les ministres et les courtisans sont debout, les mains croisées et dans une attitude respectueuse, chacun à la place qui lui est prescrite par son rang; tous ont les yeux fixés sur le prince dont un regard est un ordre. Adresse-t-il la parole à quelqu'un, vous entendrez la voix de celui qui

répond, vous apercevrez le mouvement de ses lèvres; mais vous ne le verrez pas changer d'attitude, ni faire aucun geste, aucun mouvement; son corps reste immobile en parlant. Le roi se sert toujours de la troisième personne; tous ses discours commencent par ces mots : *le bon plaisir du roi est que.... le rôi ordonne que....* Et les ministres en s'adressant à lui se servent de la même formule : *le désir général est que..... on souhaite que....* On trouve dans leurs expressions la même étiquette qui se fait remarquer dans leurs actions; chaque rang à des termes et des expressions qui lui sont particulièrement affectés, et qu'il serait impossible même dans les occasions les plus communes d'entendre prononcer à des personnes d'une condition différente.

C'est dans les occasions extraordinaires que la cour de Perse déploie cette magnificence et cette pompe dans lesquelles elle surpasse tout ce qu'il y a au monde de plus majestueux; et l'étiquette la plus sévère y est observée : rien n'est plus essentiel aux yeux des ministres que la stricte observation de ces formes extérieures, qui contribuent si bien à donner une haute idée de la puissance et de la grandeur du monarque. Les grands officiers de la couronne chargés des cérémonies sont investis d'un autorité illimitée à cet égard, et ont à leurs ordres une foule de subalternes qui exécutent leurs commandemens avec une promptitude extraordinaire.

La présentation d'un ambassadeur étranger est une de ces occasions où

le roi de Perse étale toute la splendeur de sa cour : les cérémonies qui s'y observent paraissent avoir été les mêmes dans tous les temps. Le monarque actuel a fait tous ses efforts pour éclipser ses prédécesseurs par la magnificence qu'il a déployée à la réception des ambassadeurs des diverses puissances européennes. Le ministre étranger s'avance avec sa suite et les gens de son escorte jusqu'à une des portes intérieures du palais : dès l'instant où il met le pied sur le seuil, tout le monde garde un profond silence ; les chevaux eux-mêmes, comme s'ils craignaient de le troubler, osent à peine agiter leur tête. Lorsqu'il est descendu de cheval, on le conduit dans un petit appartement, où il est reçu par un des grands offi-

ciers de la couronne. Après qu'il s'y est reposé quelques instans, on vient annoncer que le roi est monté sur son trône. L'ambassadeur s'avance alors vers la salle d'audience. Cet appartement superbe, qui s'élève de huit pieds au-dessus du sol, est situé dans un vaste jardin entrecoupé de promenades et orné de fontaines. Depuis la porte du jardin jusqu'au pied du trône sont placés en ordre, et chacun à la place qui lui est assignée par son rang, les princes, les ministres, les nobles, les courtisans et la garde royale. Le coup d'œil qu'offre cette longue suite de grands dignitaires revêtus des habits les plus riches est vraiment superbe; mais il est éclipsé en un instant lorsqu'on jette les yeux sur le prince dont le trône, et les ha-

bits sont chamarrés de diamans, restes des dépouilles de l'Inde, apportées en Perse par Nadir. L'ambassadeur s'avance entre deux officiers qui portent pour marque de leur haut rang des baguettes émaillées d'or, et à deux endroits différens il salue; lorsqu'il est parvenu au pied du trône, l'introducteur des ambassadeurs proclame son nom, ainsi que celui du souverain qu'il représente. Le roi de Perse répond : *soyez le bienvenu*, et aussitôt le ministre étranger va s'asseoir à quelque distance. Après la présentation des lettres de créance, le roi de Perse répète : *soyez le bienvenu*, et il entame alors d'ordinaire une conversation, dans la vue de mettre à son aise l'ambassadeur, et pour faire succéder dans son esprit des

idées plus agréables aux impressions trop sombres qu'auraient pu faire naître la pompe imposante et les cérémonies qui viennent d'avoir lieu (1). Si l'ambassadeur a quelques présens à offrir, quelque riches qu'ils soient,

(1) M. Malcolm rapporte la conversation qu'il eut avec le roi lors de sa présentation. Le roi prenant la parole dit : « Nous parlerons d'affaires une autre fois ; mais je veux que vous m'assuriez vous-même une chose que je ne puis croire : est-il vrai que le roi d'Angleterre n'a qu'une femme ? Je répondis qu'il en était ainsi, et que les princes chrétiens n'en avaient jamais plus d'une. Mais a-t-il des maîtresses ? repartit le roi. Non, dis-je : le roi d'Angleterre tient trop aux bonnes mœurs et à la vertu pour en avoir. » Feth Aly Chah donna les plus grands éloges à la sagesse du roi de la Grande-Bretagne, et ajouta qu'il ne pourrait être roi dans un pays où l'on suit de tels usages.

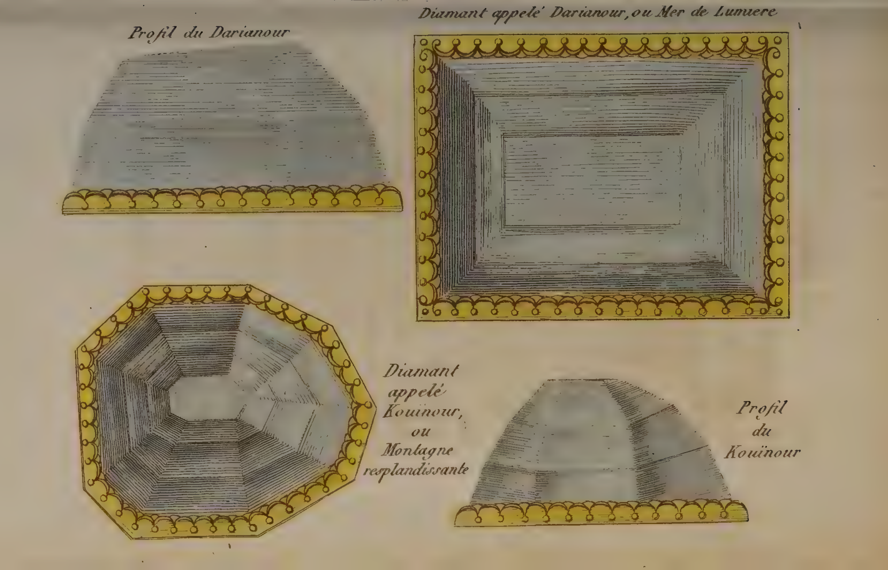
l'étiquette exige que le roi les reçoive avec indifférence. Les chefs-d'œuvres les plus précieux ne doivent ni exciter sa surprise, ni attirer son attention ; il faut qu'il se montre supérieur à toutes ces superbes bagatelles et qu'il réprime sa joie jusqu'à ce qu'il puisse, sans craindre de compromettre sa dignité, se livrer au plaisir qu'il éprouve. Telle est la prévention en faveur de cette étiquette, que le roi envoya faire sérieusement des excuses au général Gardanne, ambassadeur de France, de ce qu'il avait plu le jour de sa présentation.

Le *khalvet khaneh*, nom de la salle où il tient audience dans ces grandes cérémonies, est entièrement peint et doré ; plusieurs tableaux en font le principal décor. A gauche on voit représenté un combat entre les Russes

et les Persans; le roi y est peint à cheval, et forme le personnage le plus remarquable de l'ouvrage. Les Persans victorieux sont très-occupés à tuer les Russes, qui semblent devenir aisément leur proie. Un peu plus loin l'armée Russe est rangée en bataillon carré, et tire son artillerie et sa mousqueterie sans avoir l'air de faire beaucoup de mal. En face de ce grand tableau, on en voit un autre de même dimension qui représente le roi à la chasse : il vient de tuer un cerf d'un coup de javelot.

Rien de si riche au monde que l'habillement du roi et le trône sur lequel il est assis les jours de grandes cérémonies. Son habit de gala est de drap écarlate et or; sur ses épaules brillent de larges plaques de perles et

de pierres précieuses : il a à ses bras trois rangs de pierreries ; ce sont les plus belles qu'il possède et au milieu desquelles étincellent ces deux rubis si fameux par leur grosseur et la pureté de leur eau : l'un est appelé montagne de lumière, *kouhi nour*, l'autre *deriai nour*, océan de lumière. (*Voyez la grav.*) Quoique montés grossièrement, ils produisent un effet magnifique. La taille du roi est ceinte d'un cordon de perles, de quatre pouces de large, dont les deux extrémités sont unies par une agrafe, au milieu de laquelle on admire une émeraude d'une dimension prodigieuse : il tient d'ordinaire un poignard enrichi de diamans, d'où pend un gland de perles. Son bonnet est de forme cylindrique, couvert de perles et de pierres pré-


Profil du Darianour
Diamant appelé Darianour, ou Mer de Lumiere
Diamant appelé Kouinour, ou Montagne resplandissante
Profil du Kouinour

cieuses, et surmonté d'une aigrette de diamans. Son *kalioun* (pipe), placé à gauche du trône, présente une masse éblouissante de lumière.

Lorsque le prince est en deuil, son habit est un katebi d'une couleur très-foncée, brodé de grandes fleurs en or et bordé sur les épaules, le long de la poitrine et des manches, d'une fourrure de couleur sombre.

Le prince est assis sur le fameux trône du Paon, mais ce n'est pas le même dont Nadir s'empara au moment du sac de Dehly : il est élevé de trois pieds au-dessus du sol, et forme un carré long de huit pieds de largeur sur douze pieds de long. On n'aperçoit que le buste du roi, parce qu'il est caché par une haute balustrade et par les bras du trône, dont les coins

sont ornés de vases et d'autres objets : le derrière du trône est très-haut ; de chaque côté sont deux piliers qui supportent un paon resplendissant de pierres précieuses de toutes formes et de toutes grandeurs, et tenant un rubis dans son bec. La partie du trône la plus haute est composée d'un ornement de forme ovale, morceau de joaillerie d'où l'on voit jaillir l'éclat d'un grand nombre de diamans ; on prétend qu'il a coûté 100,000 tomans (2,500,000 francs). Ce trône est couvert d'un coussin relevé en perles sur lequel s'assied le prince, et terminé à chaque extrémité par un gros gland de perles. A gauche du trône, on voit un bassin dans lequel des fontaines versent de l'eau ; les bords sont garnis de vases enrichis de pierres

précieuses. A droite, se tiennent six fils du roi, magnifiquement vêtus, tous différens d'âge et de taille : à gauche, derrière le bassin, sont cinq pages très-élégamment vêtus en velours et en soie. Le premier tient une couronne semblable à celle que porte le roi ; le second une épée brillante ; le troisième un bouclier et une masse d'or et de perles ; le quatrième un arc et des flèches ornés de pierres précieuses ; le cinquième un crachoir orné de la même manière. Tous ces objets, et notamment la couronne, sont superbes ; elle est entièrement garnie de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamans : au sommet est un gika de pierres précieuses, aux côtés duquel s'élèvent des aigrettes de plumes de héron.

On ne trouve en Perse aucune espèce de voiture (1). Le prince monte quelquefois à cheval, à moins que quelque indisposition ne l'en empêche : aux fêtes du nourouz il paraît quelquefois monté sur un de ses éléphans; il en possède deux ou trois; et si les circonstauces le forcent de sortir, il se fait porter dans une litière par deux mules : cette espèce de voiture se nomme *takht rewan*. Les tentes et les autres meubles de campagne sont de la plus grande magnificence, et entourés d'une enceinte en toile qui renferme les appartemens extérieurs aussi bien que le harem, et les dérobe aux regards profanes. Lorsqu'il va au

(1) Lorsque le géneral Malcolm vint à Teheran en 1810, il fit cadeau au prince d'une voiture qui lui fit beaucoup de plaisir.

printemps dans les plaines de Sultanieh camper pendant quelque temps, les mêmes habitudes, les mêmes usages l'y suivent: rien n'est changé à la distribution de son temps; le même attirail dont il est environné à Teheran ne le quitte pas. Mais lorsqu'il parcourt une province pour les affaires du gouvernement, le nombre des femmes qui l'accompagnent est réduit considérablement. Nadir Chah défendit à ses officiers d'encombrer son camp d'une multitude de femmes, et il donna lui même un exemple qui a été beaucoup plus loué qu'il n'a été imité.

Lorsque le roi va à la campagne, on indique quelques heures d'avance la route que doit tenir le monarque. Lorsque l'instant du départ est arrivé, des espèces de coureurs pré-

cèdent le cortége en criant : *coroue!* *coroue!* défense! défense! c'est-à-dire que chacun se retire; et il faut que tout le monde se tienne renfermé chez soi, de peur de s'exposer à un châtiment sévère. Des eunuques à cheval, qui marchent derrière ces coureurs, frappent rudement à coups de bâton ceux qui ne se sont pas retirés assez promptement. Les femmes sont à cheval, et la favorite est portée dans une litière, ou *takht rewan.*

Le vêtement des monarques de la race Sofys n'était pas moins somptueux que celui du souverain actuel; mais il s'est opéré quelques changemens dans le costume : la barbe longue est actuellement de mode en Perse, et on a pris l'habitude de porter un bonnet de peau de brebis noire,

au lieu de turban; les habits sont faits de manière à serrer beaucoup d'en haut.

Nous donnerons dans le livre suivant quelques détails de costumes, que les gravures exactes feront encore beaucoup mieux connaître que nos descriptions ne pourraient le faire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

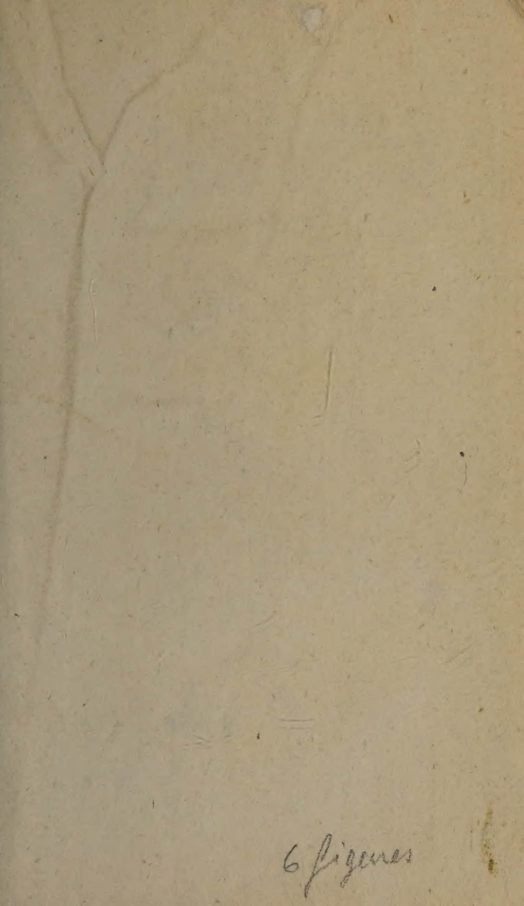
TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE V.

Fin de la Table.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



6 figures

